PREMIÈRE ANNÉE. — N° 38. Jeudi 24 Décembre 1908.



commence aujourd'hui la publication des

MEMOIRES SECRETS DU DÉCAPITÉ PARLANT

par

PIWITT

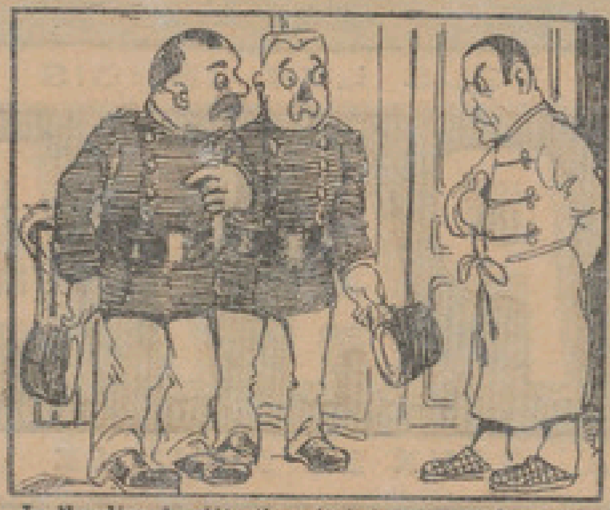
DUBLAIR, POLICIER.

BECDAZUR

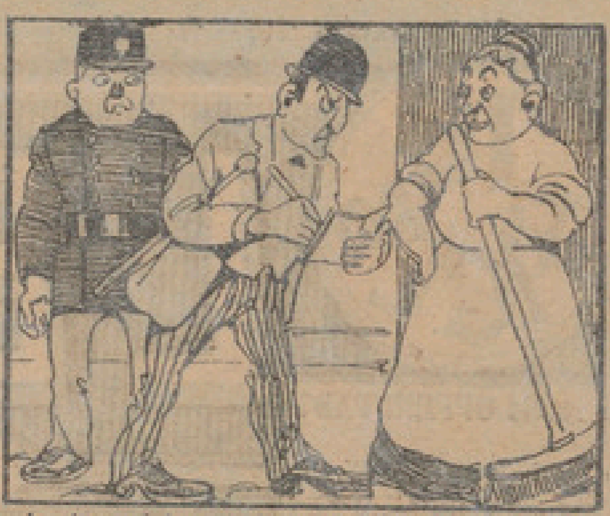
VOIR LE DÉBUT DE CETTE HISTOIRE ROCAMBOLESQUE A LA PAGE SUIVANTE



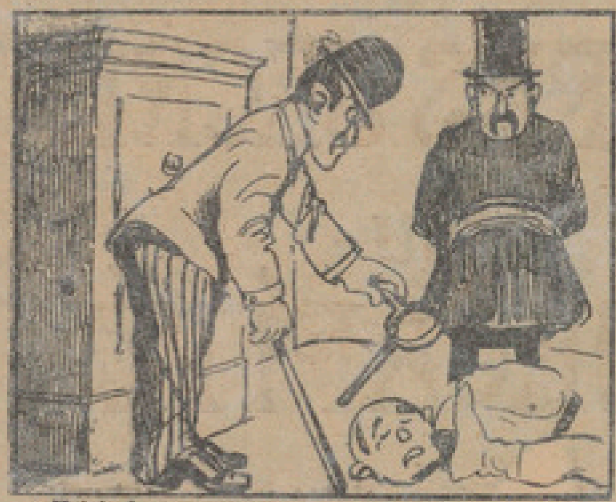
La rue Barbe, qui relie le boulevard Saint-Michel au boulevard Ornano, est incontestablement le quartier aristocratique de Paris. Les chiffonniers et égoutiers qui y habitent firent un matin la découverte d'un homme fraîchement découpé en menus morceaux. La police fut prévenue. Le commissaire se perdit en conjectures : crime ou suicide? Ce qu'on avait de mieux à faire, c'était d'avoir recours à la science de Duflair, le fameux policier.



Le Napoléon des détectives était justement chez lui, en train *d'arrêter* ses pendules pour se faire la main, histoire de s'entraîner. Avant même que les agents puissent placer un seul mot : « Aux marques extérieures de vos individus, je devine que vous faites partie de la police. Votre air effaré me dit qu'un crime vient d'être commis. c'est donc loin d'ici ! Vous portez des pantalons de treillis : nous sommes donc en été. Allez, agents, je vous suis. »



A peine arrivé, son calepin à la main, Duflair prit des notes et interrogea tous ceux qu'il rencontra. « A certains signes particuliers visibles de moi seul, d'après votre robe, je me doute que vous êtes du sexe féminin et que votre balai vous sert à balayer. Votre air intelligent dénote que vous êtes concierge. Ne parlez pas, Rose, je vous en supplie, vous détruiriez mes déductions. »



« Voici donc ce que vous avez le culot d'appeler un crime ? Vous n'y êtes pas du tout ! Et d'abord, ce cadavre, que vous appelez une preuve « vivante » du crime, est-il réellement mort ? C'est ce que seuls pourront nous dire les médecins légistes à la dissection, s'il y a lieu. Il n'y a eu ni crime ni suicide, mais simplement accident ! »



« En effet, la victime, rentrant chez elle, apprit de la bouche de sa concierge que le feu était à la maison, elle « *perdit la tête* », et d'une ! La frayeur lui coupa les jambes. Zinngg ! A la nouvelle que c'était une blague, les bras lui en tombèrent d'ahurissement. Voilà donc notre homme en six morceaux et je retrouve bien mon compte. »



Chacun s'en fut, agent et commissaire, rassérénés par la puissante logique de l'incomparable Duflair. Celui-ci, pourtant, resté seul, remarqua des traces d'effraction sur le coffre-fort. Il s'approcha davantage et examina la paroi. « Bigre ! il me semble reconnaître le trait de scie de cet animal de Becdazur. » dit-il anxieusement.



« Et tu ne te trompes pas ! mon vieux ! » cria une voix partant de l'intérieur. La porte s'ouvrit avec fracas et Duflair reçut sur l'œil gauche un « swing » foudroyant. Le maximum, dit-on, est de trente-six chandelles, lui en compta jusqu'à trente-sept ! Becdazur, décampa prestement, tandis que le policier se relevait tout meurtri.



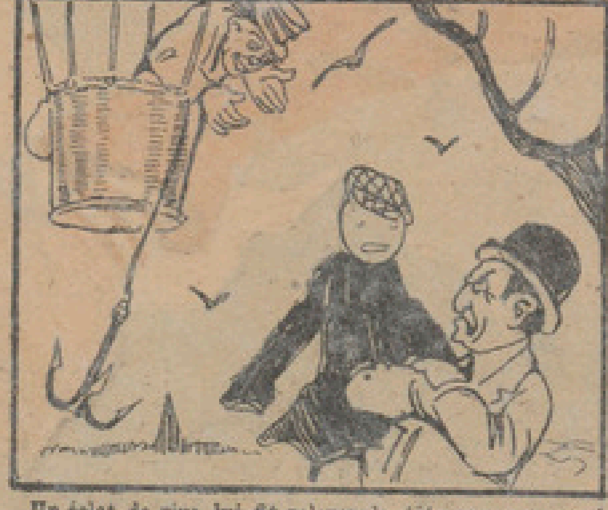
Courageusement, pourtant, Duflair se mit à la poursuite du fugitif. Elle dura plusieurs heures. Sauts d'obstacles, escalades, etc., rien n'y manqua. Mais les gaillards avaient tous deux les poumons solides et Becdazur eut toutes les peines du monde à prendre une légère avance. Il s'enfonça en rase campagne.



Avisant un épouvantail placé là pour effrayer les moineaux, il eut vite fait de troquer ses vêtements élimés et sa casquette crasseuse contre la redingote et le chapeau haut de forme approximatif du mannequin complaisant. Duflair, pointant à l'horizon, Becdazur se cacha derrière un arbre.



En effet, Duflair tomba en arrêt devant le bonhomme que, grâce à ses habits, il prit pour son agresseur. « Coquin ! je te tiens enfin ! Recommande ton âme au diable, car tu vas périr ! » Ce disant, il braqua dans sa direction deux revolvers de fort calibre et se mit à tirer coup sur coup les 24 balles des barillets. Comment, lui, champion de tir de Bécon-les-Bruyères, pas un de ses projectiles n'avait porté ? C'était inconcevable !



Un éclat de rire lui fit relever la tête pour apercevoir celui qu'il cherchait, à bord d'un ballon dont le propriétaire était, pour l'instant, très occupé derrière un taillis. « Une autre fois, mon vieux, faudra mettre des binocles ! C'est malheureux tout d'même de fusiller un innocent mannequin qui n'a pas demandé à mourir ! Tu as de la chance que son grand frère n'était pas là, qu'est-ce que tu aurais pris pour ton rhume ! » (*A suivre.*)



« Au fait, une petite promenade dans les airs ne peut que te faire du bien et te rafraîchir les idées. Je t'emmène, C'est dit ? » Et Becdazur agrippa adroitement avec l'ancre le fond de la culotte de Duflair qui se mit à planer malgré ses contorsions et ses protestations. Nous verrons dans le prochain numéro comment se continua ce périlleux voyage. Remarquez que si la culotte tient toute la semaine, c'est que l'étoffe est réellement solide.



Le docteur Hervier était un de ces hommes dont on ne parle jamais sans ajouter, avec un petit air admiratif : « Il a bien réussi dans la vie. »

Pendant une vingtaine d'années, il avait eu la faveur de la plus élégante clientèle de Paris ses travaux sur la neurasthénie et ses conséquences avaient rendu son nom célèbre et l'on citait de merveilleuses cures réalisées par lui au moyen d'une méthode toute nouvelle.

Ces brillants succès lui avaient permis de se retirer, avant la cinquantaine, dans une jolie villa dont il avait fait l'acquisition, à Villers, sur la Manche : le Château-Vert.

Cette belle propriété s'étageait, en face de la mer, et elle était entourée d'un joli parc ombreux et verdoyant. La cour qui précédait l'habitation était très bien ordonnancée, avec des pelouses, des massifs d'arbres taillés et, au milieu, un grand bassin où, continuellement, un jet d'eau retombait en fine pluie.

M. et Mme Hervier vivaient là, assez retirés du monde. Toutefois, le docteur, plutôt par philanthropie que dans un but intéressé, donnait, à l'occasion, des consultations.

Les jours s'écoulaient, pour les deux rentiers, tous à peu près semblables, dans le calme de leur belle propriété, en face de la mer mouvante et tumultueuse. Lorsqu'ils avaient achevé de dîner, ils passaient dans la véranda et entamaient des parties de manille, tandis que les domestiques, leur besogne terminée, se retiraient, sauf la femme de chambre, qui attendait Madame... D'autres fois, les deux époux s'entretenaient du temps passé, en se balançant dans leurs rocking-chairs... ou bien s'absorbaient dans la lecture des magazines parisiens. Et la journée se terminait ainsi.

Ce soir-là, ils étaient en train de faire une partie de nain jaune quand le docteur se leva, prêtant l'oreille.

— Tiens... il me semble que le jet d'eau vient de s'arrêter brusquement...

A son tour, Mme Hervier écoutait...

— Oui, je ne distingue plus son bruit particulier... Il y a sans doute quelque chose de cassé... comme cela est déjà arrivé, une fois.

— Je vais aller voir...

— C'est cela, moi, je rentre dans ma chambre, car il commence à se faire tard... Tu viendras me dire bonsoir, n'est-ce pas?

— Oh! j'en ai pour une seconde... je vais simplement tourner le robinet d'eau... Je ferai venir un homme, demain, pour la réparation, dit le docteur en descendant l'escalier extérieur de la villa.

Mme Hervier sonnait sa femme de chambre et commençait à se dévêtir pour faire sa toilette de nuit. En attendant que son mari vint, elle prit un livre qu'elle avait à son chevet et en lut quelques pages, au bout desquelles elle demanda à sa domestique :

— Vous n'avez pas entendu Monsieur remonter?

— Non, madame...

Elle se replongeait dans sa lecture ; mais le sommeil la gagnait bientôt et elle prononçait :

— Mais que fait donc Monsieur?...

Elle perdait patience. Il y avait bien dix minutes, maintenant, que le docteur avait quitté la véranda...

— Jacques... Jacques... appela-t-elle dans le corridor. Jacques, êtes-vous là?...

Aucune réponse...

— Monsieur n'est sans doute pas remonté, madame, émit la servante...

Mme Hervier attendit encore cinq minutes ; puis appela de nouveau dans l'appartement :

— Jacques, vous êtes là, Jacques?

Rien. Pas de réponse.

Elle ouvrit une fenêtre et appela encore :

— Jacques... Jacques... mais répondez.

Aucune voix ne se fit entendre...

— Descendez, Marie, dit-elle ; peut-être monsieur ne m'entend-il pas...

Elle rentrait dans sa chambre, nullement inquiète...

Deux ou trois minutes après, la domestique remontait tout essouflée :

— Madame, Monsieur n'est pas dans la cour...

— Monsieur sera rentré dans sa chambre, sans que nous l'entendions... Je vais aller voir...

— Madame n'a plus besoin de rien?

— Non, Marie, vous pouvez vous retirer.

Mme Hervier se dirigea dans le couloir vers la porte de la chambre de son mari et l'ouvrit... Elle était obscure...

— Jacques... êtes-vous là... Je vous cherche partout...

Elle tournait le commutateur électrique.

Mais non, son mari n'était pas non plus chez lui : le lit n'était pas défait. Elle commença à s'inquiéter.

— Qu'est-ce que cela signifie, mon Dieu?

Elle courut à la véranda, se pencha au dehors, scruta l'obscurité, s'assura que le docteur n'était pas auprès de la pièce d'eau, fit le tour de la maison en appelant :

— Jacques... Jacques...

Peu à peu, son inquiétude grandissait et devenait de l'angoisse. Nerveuse, elle appuya sur un bouton électrique pour rappeler sa femme de chambre. Une lampe à la main, elle errait dans la maison, affolée...

— Vite, vite, ma fille... il doit être arrivé quelque chose à Monsieur... Il n'est pas dans sa chambre et j'ai beau l'appeler... je ne reçois aucune réponse... Vous êtes bien sûre de ne pas l'avoir vu dans la cour, tout à l'heure...

— Certaine, madame...

— Ce n'est pas possible... Ce n'est pas possible, bégayait-elle... Allumez une seconde lampe, Marie, nous allons descendre toutes les deux... Peut-être mon mari a-t-il été frappé d'une congestion... que sais-je!... Comment expliquer autrement...

— Madame s'alarme à tort... Monsieur est peut-être allé faire un tour dans le parc...

— L'heure n'est guère choisie pour cela... Enfin, allons voir...

Elles inspectèrent, d'abord, le bassin, puis les massifs... La moindre tâche d'ombre faisait tressaillir Mme Hervier ; mais lorsqu'elle en approchait, l'ombre s'évanouissait... De l'angoisse, elle passait, insensiblement, par l'affolement, la terreur, l'effroi, à mesure que le champ des recherches se restreignait.

La domestique, n'y comprenant rien, essayait quand même de réconforter sa maîtresse, mais sans grande conviction... en proie, elle aussi, à la peur.

Et elles continuaient d'aller et venir dans le parc et la cour, comme des âmes en peine, avec leurs lumières qui vacillaient et semblaient toutes falotes, sous la voûte constellée d'étoiles...

— Nous n'avons peut-être pas bien regardé dans la villa, sur le perron, dans l'antichambre, prononça Mme Hervier, dont les dents claquaient.

Elles gravirent l'escalier de pierre, inspectèrent les moindres coins et recoins de la maison... Rien... toujours rien.

La femme du docteur ne savait plus que penser de cette subite disparition ; elle envisageait plusieurs hypothèses, aussi insoutenables les unes que les autres...

Tout à coup, il lui vint une idée ; l'obscurité avait pu tromper son mari... peut-être était-il tombé de telle façon, dans la pièce d'eau, qu'il n'avait pu en sortir...

Les domestiques furent éveillés. Le jardinier fouilla le bassin avec le même insuccès.

Mme Hervier était en proie au plus grand désespoir, une agitation folle lui tordait les membres, elle ne pouvait rester en place. Cette surexcitation nerveuse aboutit à une crise de larmes et de sanglots, qui la secouait toute.

La nuit se passa en recherches vaines. Mme Hervier était maintenant prostrée dans une morne torpeur. Au petit jour, on s'aperçut que ses cheveux étaient devenus tout blancs.



La mystérieuse disparition du docteur Hervier mit la petite plage normande sens dessus dessous, le lendemain... Au seuil des portes, dans les rues, se formaient sans cesse des groupes qui ne se disséminaient que pour se reformer un peu plus loin.

En face de la grille du Château-Vert, les curieux étaient nombreux et chuchotaient, à voix basse, se racontant l'affaire, la commentant.

Un remous se produisit, dans la foule, à l'arrivée des gendarmes, qui écartèrent les badauds, devant leur brigadier ; puis, à travers la grille, on les vit qui examinaient les pelouses, les allées, le bassin, en attendant le procureur de la République de Caen, le juge d'instruction et le greffier, que le brigadier avait prévenus, par dépêche.

Les magistrats arrivèrent au Château-Vert, quelques heures plus tard, interrogèrent Mme Hervier, ses domestiques ; ils inspectèrent les lieux, sans trouver la moindre trace qui pût les mettre sur une piste quelconque et s'en retournèrent, perplexes...

L'instruction ne donna aucun résultat, bien que le juge déployât toute son habileté pour éclaircir le mystère, et bientôt l'affaire fut classée.

Pour se distraire un peu de son invincible ennui, Mme Hervier fit venir auprès d'elle, durant les vacances, un neveu qu'elle aimait beaucoup, malgré son caractère inconstant et paresseux. C'était le fils d'une sœur, morte quelques années auparavant, sans grande fortune, et qu'elle considérait un peu comme son fils, puisqu'il était son unique héritier.

Cependant, depuis qu'elle l'avait chez elle, la veuve avait une petite inquiétude : ce garçon saurait-il profiter de la fortune qui lui échoierait un jour? Elle craignait fortement qu'il ne la dissipât au jeu et en amusements de toutes sortes, et ne cessait de lui faire, avec la plus grande douceur, des remontrances sur sa conduite, lui citant, en exemple, son oncle, qui n'avait réussi que grâce à son travail opiniâtre et suivi.

Les vacances terminées, Fernand repartit pour Caen et, de nouveau, pour Mme Hervier, la maison fut triste et déserte. Le jour, son ennui était supportable ; mais, lorsque la nuit tombait, toujours le souvenir de son mari venait l'assaillir et elle pleurait doucement, se demandant avec anxiété ce qu'il était devenu...

Elle descendait alors dans la cour du Châ-

teau-Vert et errait autour du bassin, dont le jet d'eau n'avait plus fonctionné, depuis la sinistre soirée...

Un après-dîner qu'elle se promenait ainsi dans l'obscurité du jardin, qu'argentait la lune, elle tressaillit. Le sable de l'allée n'avait-il pas craqué? Non, c'était, sans doute, quelque bruissement de feuilles. Elle se rassérénait et s'enfonçait dans ses tristes pensées, les yeux à terre, mais un cri épouvantable lui échappait ; une grande ombre — une ombre humaine — se détachait, sur le sol, à côté de la sienne. Elle n'avait pas le temps de se retourner : deux mains la saisissaient à la gorge, puissamment, nerveusement; mais, presque en même temps, une détonation partait et l'étreinte brusquement se desserrait.

Mme Hervier pouvait alors tourner la tête et elle apercevait un homme, la tête dissimulée dans un grand capuchon, qui s'accrochait à un arbre... Au même moment, le jardinier, qui avait tiré le coup de fusil, se dirigeait sur lui, l'empoignait par le bras, indifférent à sa douleur.

Dans ce mouvement, le capuchon se rejetait en arrière, Mme Hervier et le domestique reculaient, stupéfaits : ce misérable... c'était Fernand, le neveu de Mme Hervier, le jeune homme qu'elle chérissait comme un enfant.

— Que faut-il faire, madame? interrogea le jardinier.

Le blessé perdait ses forces peu à peu, et bientôt s'affaissait à terre. Sa tante se penchait sur lui avec horreur et pitié...

— Que faut-il faire, madame? répéta le domestique, n'ayant pas eu de réponse.

Mme Hervier, n'écoutant que sa bonté, allait lui répondre d'appeler un médecin en toute hâte, mais c'est une clameur atroce qui sortait de ses lèvres. Que venait-elle d'apercevoir, au doigt de Fernand?

— Qu'est-ce que cela, malheureux?... demanda-t-elle, bouleversée... Où as-tu eu ce bijou?

Elle venait de reconnaître au doigt de son neveu le superbe brillant que son mari portait, sans jamais le quitter, à l'auriculaire de la main gauche...

— Allons, explique-toi, petit misérable?... J'entrevois toute la vérité, maintenant... C'est toi qui... ah! non... c'est trop horrible, disait-elle, en se frappant la tête avec ses poings.

Le coup de fusil avait atteint le jeune homme dans le dos et il paraissait beaucoup souffrir. Il semblait ne pouvoir prononcer aucune parole ; toutefois, après de nombreux efforts, il dit, faiblement :

— Pardonnez-moi, tante... Je vais mourir, je le sens...

Mme Hervier n'avait plus aucune pitié pour le misérable, car elle devinait une partie de la vérité.

— Allons, dis-moi comment tu as eu cette bague?

Fernand ne parlait plus que par phrases entrecoupées :

— Oncle... j'ai arrêté le jet d'eau... il est descendu... je l'ai étranglé... pas eu le temps de crier... sur mon dos... l'ai emporté... avais la clef de la petite porte du parc.

— Et qu'as-tu fait de son corps, misérable?

— Jeté dans la mer... puis parti avec bague arrachée au doigt...

— Et tu voulais me faire subir le même sort?

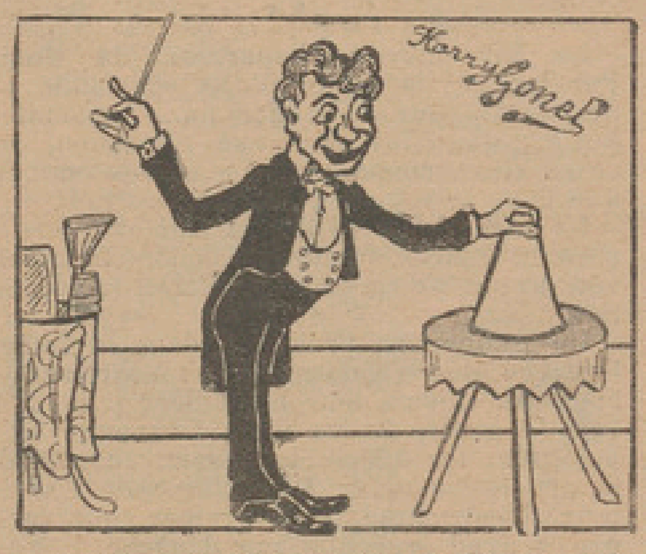
— Pardon... pardon... héritage qui m'a perdu... j'aurais voulu être riche... je vais mourir... puni... pard...

Il n'avait pas la force d'achever ; un soubresaut agitait son corps et il retombait, inerte...

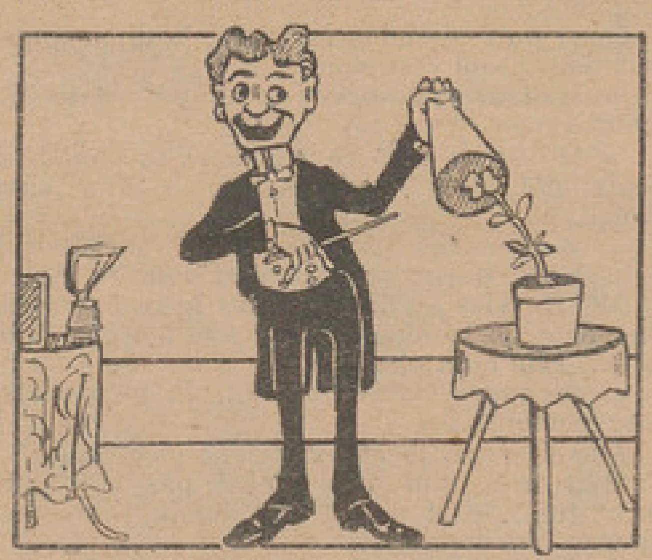
La mort fut la punition de son horrible crime.

GEORGES BRÉZOL.

UN FAMEUX PRESTIDIGITATEUR



« Mesdames, messieurs, vous avez vu par vous-mêmes qu'il n'y a rien dans mon cornet j'ai to t simplement jo é quelques graines sur le guéridon, et maintenant, en un rien de temps...



« ... et par la vertu de ma petite baguette, je dis : une, deux et trois !... et j'obtiens un magnifique pot de fleurs et une splendide plante. »



LE PRESTIDIGITATEUR, *chez lui.* — C'est curieux, j'ai beau bien soigner mes fleurs, bien les arroser, ça ne veut pas pousser !





VIII

L'EMPOISONNEMENT

En ne voyant pas rentrer Robert à l'heure ordinaire, Quille-en-bois, on le pense, était d'une inquiétude intense.

Il redoutait un malheur, un accident... La grande ville est si féconde en mauvaises aventures que Robert, jeune et inexpérimenté, n'aurait pas pu ni su se défendre, bien certainement, contre un mauvais sort.

— D'où viens-tu, malheureux enfant? commença-t-il dès que parut enfin le petit chasseur.

— Ecoute, bon papa, s'empressa de dire celui-ci, écoute et ne te fâche pas. Tu me diras après si j'ai eu tort.

Et Robert fit le récit complet des événements de la nuit, tels qu'ils s'étaient passés.

— Tu es un brave petit homme, dit Quille-en-bois. Tu as bien agi en faisant tout cela. Mais qu'as-tu fait du vieux marchand d'oranges?

— Je l'ai reconduit chez lui et lui ai bien recommandé de se tenir tranquille et d'attendre patiemment que j'aille lui ramener Germaine ou, tout au moins, lui donner de ses nouvelles.

Sans doute, Germaine et Crèvecœur étaient des gens intéressants, mais, ce dont se souciait surtout l'ancien chemineau, c'est du danger que ces singulières aventures avaient pu faire courir à son « filiot ».

Cela le décidait à redoubler d'activité dans ses recherches dont le résultat serait, si elles aboutissaient, de soustraire Robert à cette vie trop accidentée pour laquelle il n'était pas né.

Ses regards tombèrent sur une annonce dans un journal.

Elle était ainsi conçue:

> *Le cabinet Lambrequin*, 104, rue Saint-Honoré, Paris, se charge de toutes missions privées et confidentielles; recherches de toutes natures et en tous pays.

Que risquerait-il à aller voir ce Lambrequin? Quand ce ne serait que pour lui demander un conseil.

Un quart d'heure après, il était introduit dans le cabinet que nous connaissons, celui-là même où le faux Richardson s'était présenté quelques jours avant.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda, intrigué, le directeur d'agence en voyant devant lui cet individu à la jambe de bois qui n'avait rien moins que les dehors d'un homme du monde.

— Qui je suis et quel est mon nom, cela importe peu, répondit Quille-en-bois; ça n'a rien à faire dans ce que j'ai à vous demander.

Lambrequin dévisagea son visiteur par-dessus ses lunettes, mais n'insista pas.

— Voilà, poursuivit l'ancien chemineau. J'ai recueilli un enfant perdu, il y a de ça pas mal de temps. Depuis, j'ai eu entre les mains une pièce constatant son identité. Je voudrais retrouver ses parents, s'il lui en reste, ou savoir ce qu'ils sont devenus. Cela vous est-il possible?

— Tout nous est possible, affirma l'agent. Vous avez toujours en votre possession cette pièce d'identité?

— Oui, je l'ai... et je la garde... ajouta vivement notre ami qui ne brillait pas par une confiance exagérée en ses contemporains.

— Je ne vous la demande pas, rectifia Lambrequin; elle nous est inutile pour le moment; il suffit que je sache qu'elle se trouve entre vos mains. Mais faut-il que nous connaissions au moins le nom du père de cet enfant.

— Parbleu! oui, accentua Quille-en-bois, autrement, je ne vois pas comment vous pourriez le trouver. Son père est ou était sir Richardson, de New-York.

— Hein? s'exclama Lambrequin à ce nom déjà connu de lui.

— Sir Richardson, de New-York.

— En êtes-vous bien sûr? dit encore Lambrequin à qui cette question était décidément familière.

— Puisque j'ai un papier, je vous dis.

— Ah! oui, au fait... Eh bien! mais nous verrons... nous chercherons...

— Est-ce que ça nécessitera beaucoup de temps?

— Mon cher monsieur, c'est l'inconnu que vous me demandez là.

— Et... qu'est-ce que ça coûtera?

— Très cher, fit Lambrequin, entrant tout de suite dans le vif. Si le père est riche et il l'est...

— Qu'en savez-vous?

Le directeur d'agence comprit qu'il avait dit trois mots de trop et que son interlocuteur était plus malin qu'il ne le paraissait.

— Quand je dis: il l'est... je veux dire: il doit l'être. Sans cela vous ne le rechercheriez pas!

Cette allusion, méchamment ironique, au but intéressé qu'il attribuait à la démarche de Quille-en-bois glissa sur celui-ci, qui se contenta de répliquer du tac au tac:

— Ni vous non plus.

— Je demande vingt mille francs.

— Où voulez-vous que je les prenne?

— Je ne vous les demande pas, poursuivit Lambrequin redevenu mielleux; nous ne réclamons nos honoraires...

— Ah! vous appelez ça des honoraires? remarqua, avec non moins d'ironie, à son tour, notre vieil ami.

— Qu'après résultat, — acheva l'autre sans prendre garde à l'interruption. — Vous n'avez qu'à signer un petit bon payable dans ces conditions; votre signature, c'est tout ce que nous demandons d'avance.

— Vous avez ma parole, répondit Quille-en-bois en se levant; mais je ne vous donnerai pas de signature.

— Pourtant...

— C'est à prendre ou à ne pas prendre, voyez ce que vous avez à faire. Je repasserai de huit jours en huit jours voir si vous avez du nouveau.

Et Quille-en-bois allait sortir.

— Pardon... vous ne m'avez pas dit de quel sexe est l'enfant que...

— Ce n'est pas l'enfant que je vous dis de chercher. C'est le père.

Et, cette fois, il partit, laissant Lambrequin bien convaincu qu'il avait, en ce nouveau client, une forte partie.

Dès qu'il fut seul, le directeur d'agence réfléchit.

Ou ce Richardson avait réellement perdu un enfant dans des circonstances inconnues encore de lui et c'était pour le remplacer qu'il avait eu recours à son intermédiaire.

Ou ce n'était qu'un faux Richardson.

Cela, il le soupçonnait fort d'après le faisceau des renseignements qu'il avait pris sur lui, renseignements incomplets et ne concordant pas tous au même point, qui serait la vérité.

De toutes façons, il aurait de lui la grosse somme.

L'Arsouille fit quelque bruit autour de l'enfant, de la fille chérie, disait-il, qu'il venait de retirer d'un pensionnat de province et qu'il reprenait définitivement auprès de lui.

Une grande soirée d'apparat, comme il s'en succédait d'ailleurs très fréquemment chez lui, fêta le retour supposé de la jeune Germaine.

Dans les premiers moments qui suivirent l'enlèvement, l'indigne gredin avait raconté à la fillette une histoire assez embrouillée; on la lui avait volée jadis, assurait-il; des saltimbanques, croyait-il; il l'avait fait rechercher et c'est seulement maintenant qu'on avait pu la découvrir entre les mains de son ravisseur, sans doute.

Germaine ne pouvait pas supposer que cet homme lui mentait impunément; elle n'aurait pu comprendre l'intérêt qu'aurait eu ce personnage si riche, à lui faire croire qu'elle était sa fille, si elle ne l'eût pas été réellement.

On l'habillait comme une petite fée.

On la logeait dans une belle chambre bleue, comme une princesse!

On la servait comme une reine!

Et, pourtant, quelque chose subsistait toujours en son petit cœur: son affection, malgré tout, pour le vieux marchand d'oranges et le souvenir du petit chasseur du grand café d'Autriche.

Celui-ci non plus n'oubliait pas sa petite amie Germaine et, bien que Quille-en-bois, par peur qu'il ne lui arrivât quelque chose de fâcheux, ne l'y encourageât pas beaucoup, il n'avait pas renoncé à son projet de la retrouver.

Au bout d'un certain temps, n'y tenant plus, il se mit en chemin pour retrouver l'hôtel où il avait vu Germaine à travers les glaces de la fenêtre.

Il eut moins de peine à y aller qu'il n'en avait eu à en revenir.

Bientôt, il se trouva devant la grille aux ferronneries dorées dont il avait bien pris note en sa mémoire.

Il était là depuis un bon moment, tournant, virant, inspectant, s'efforçant de voir à l'intérieur, quand un maître d'hôtel, sortant par la porte basse de service, le surprit dans son manège.

— Qu'est-ce que tu fais là, gamin? lui demanda-t-il.

Et, remarquant son costume de chasseur, il ajouta aussitôt:

— Peut-être as-tu une commission à faire au maître de la maison?

— Non, répondit franchement Robert. Je regardais.

— Ah! ah! répliqua fièrement le domestique, n'est-ce pas que c'est

un bel hôtel? Et encore, tu ne vois rien ; si tu étais à l'intérieur! On a plaisir à servir chez du monde comme ça.

Ces quelques mots firent surgir une idée soudaine à l'esprit du petit chasseur.

— Pour sûr que j'y servirais bien, moi aussi.

— Sans compter que tu y serais un peu mieux que dans tous tes grands cafés du boulevard.

— S'il y avait moyen... insinua timidement Robert.

— Au fait, pourquoi pas? Tu as une frimousse qui me revient. Il n'y a pas de groom dans la maison ; ça manque et je sais qu'il suffira de le faire remarquer au bourgeois pour qu'il en prenne un tout de suite. Et, comme c'est moi qui lui choisis son personnel... Tiens! attends-moi là cinq minutes.

Le maître d'hôtel rentra dans la propriété et en ressortait effectivement à peine cinq minutes après.

— Eh bien! tu peux dire que tu en as une vraie chance que je sois sorti juste quand tu te trouvais là! C'est fait, je t'embauche, si tu veux.

— Si je veux! s'écria Robert, tout joyeux à la pensée qu'il allait pouvoir non seulement apercevoir une fois Germaine, mais vivre à côté d'elle.

— Alors, va donner ton compte où tu travailles, parce qu'il faut toujours être poli et, quand tu voudras, tu entreras en service ici.

— Demain!

— Va pour demain. Tu n'auras qu'à sonner à la petite porte que tu vois là. Tu demanderas Victor ; c'est moi.

— Merci, monsieur Victor.

— Comment t'appelles-tu?

— Robert.

— Bon. Ah! il est juste que tu saches aussi le nom de ton nouveau bourgeois. C'est sir Richardson. Et, maintenant au revoir, petit, à demain.

Ce ne fut pas sans faire la grimace que Quille-en-bois apprit de Robert qu'il allait entrer dans une nouvelle place.

— Mais, bon papa, songe donc, insistait Robert ; je te dis que c'est là qu'on a emmené Germaine ; j'en suis sûr, puisque je l'avais vue à travers la fenêtre... j'ai bien reconnu la fenêtre, va.

— Ça ne me dit rien qui vaille, hésitait Quille-en-bois. A quoi bon te mêler de cette aventure... Sais-tu au moins chez qui tu entres? Comment s'appelle-t-il celui qui demeure là.

— Attends, c'est un nom étranger.... Richardson... sir Richardson!

Quille-en-bois ne pût s'empêcher de bondir.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Richardson, répondit Robert.

L'ancien chemineau fut un instant sans répondre, tant le coup que lui portait l'énonciation de ce simple nom était imprévu.

— Mais qu'as-tu, bon papa?

— Rien, mon filiot, dit Quille-en-bois. Mais écoute-moi : tu iras chez ce Richardson; demain, tu prendras la place que l'on t'y a offerte. Tu y resteras tant que je ne te dirai pas d'en partir et, tout le temps que tu y seras, Robert, comprends-moi bien, regarde autour de toi, écoute tout, sache tout ce qui se passe.

Et Quille-en-bois se replongea dans ses réflexions.

Ainsi, Richardson, le père de Robert, vivait.

Il reprit, il relut l'acte de naissance et le papier trouvés dans la petite robe ; il ne se trompait pas, le nom était exact.

Mais était-ce bien ce Richardson-là? Il pouvait y en avoir eu, y en avoir encore plusieurs.

Et si celui en question était bien le père de Robert, que signifiait cet enlèvement de la petite Germaine, ce rapt qui avait toutes les allures d'une basse manœuvre, d'un criminel coup de main?

Le lendemain, Victor, le maître d'hôtel, présentait le groom à son bourgeois.

L'Arsouille lui trouva l'air intelligent et lui accorda, avec sa confiance, une certaine latitude ; Robert avait le droit de circuler librement dans tout l'hôtel, n'ayant de poste attitré nulle part.

C'est ainsi que, dès le premier jour, il put croiser Germaine dans un escalier.

L'ancienne petite bouquetière, quand elle l'aperçut, en fut suffoquée, mais Robert mit rapidement un doigt sur sa bouche.

Germaine comprit le geste et passa sans s'arrêter devant son petit compagnon qui la salua respectueusement.

Le soir, au dîner, elle trouva un petit papier sous sa serviette.

Elle pût le prendre et le glisser furtivement dans sa poche.

Une fois remontée dans sa chambre, déshabillée et mise au lit par la femme de chambre attachée à sa jeune personne, elle lut.

Robert la prévenait de ne pas avoir peur ; qu'il trouverait le moyen, sans éveiller l'attention de personne, de venir la retrouver, quand tout l'hôtel serait endormi. Alors, ils pourraient se confier, tout à leur aise, tout ce qu'ils avaient à se dire.

Sa chambre, du coup, lui parut tout de suite plus gaie.

Et, pourtant, elle l'était déjà sous le flot de lumière électrique qui l'inondait encore.

Le beau satin bleu dont elle était tendue, ses peintures blanches qui brillaient comme de vastes miroirs, son léger et coquet ameublement en pitchpin massif avec incrustations de grandes fleurs, tout cela était bien fait pour égayer sa jeune âme.

Près de sa couche, sur une table-servante, un service de verre d'eau en cristal taillé jetait mille étincelles.

Se ressentant de son ancienne existence, aux intempéries des saisons, Germaine était souffreteuse, et le brusque changement de sa situation aidant, elle avait quelque peine à s'endormir et avait, dans son beau lit blanc, de longues heures d'insomnie.

Alors, avec des attentions maternelles, le faux Richardson lui avait prescrit de boire avant de s'endormir un bon verre d'eau sucrée avec quelques gouttes d'eau de fleurs d'oranger.

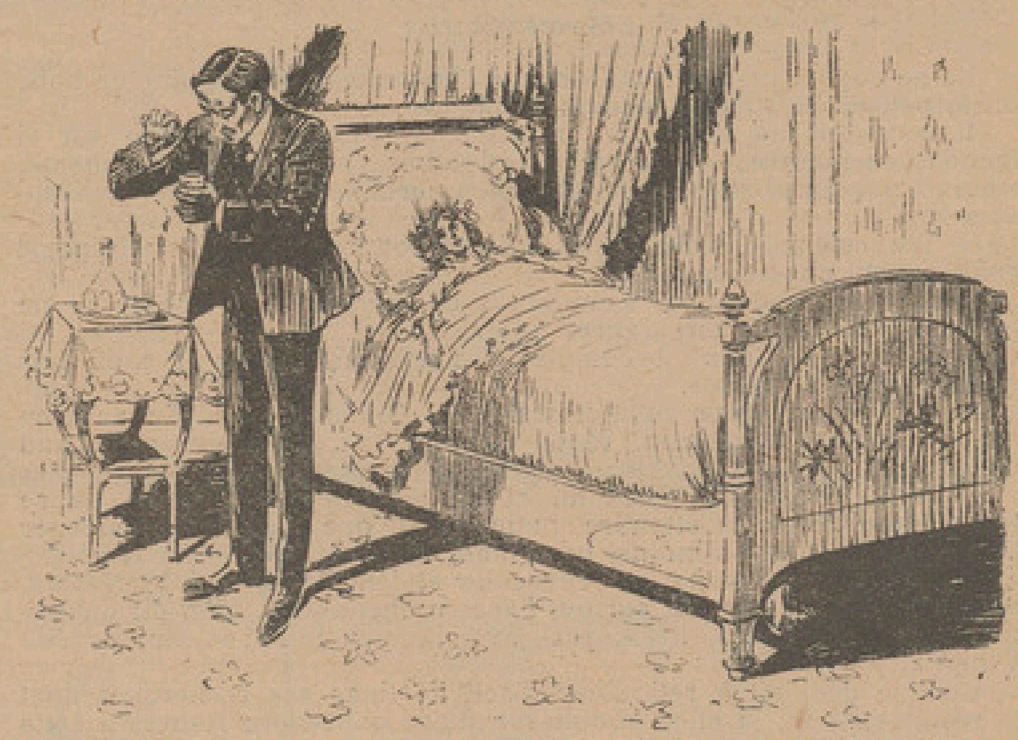
Et, lui-même venait, le plus souvent, préparer la boisson calmante.

Robert n'avait pas eu la patience d'attendre que l'hôtel fût endormi pour se glisser dans la chambre de Germaine.

La femme de chambre venait à peine de se retirer qu'il entra rapidement.

Ah! la joie des deux enfants en se retrouvant là! Mais ils ne perdirent pas le temps en expansions inutiles.

Il y avait environ une heure que durait leur conversation qu'un bruit de pas s'entendit dans l'escalier.



obert, de sa cachette, ne perdait pas un seul de ses gestes..

Robert n'eut que le temps de se jeter sous le lit.

La porte s'ouvrait pour donner passage à l'Arsouille.

— Eh bien! on ne dort pas encore? Je vois que je serai forcé de doubler la dose, dit-il avec un mauvais sourire.

Il s'approcha, versa l'eau dans le verre, mit le sucre et, se retournant vers la lumière, ajouta quelques gouttes comptées avec soin du contenu d'une petite fiole qu'il tira subrepticement de sa poche.

Robert, de sa cachette, ne perdait pas un seul de ses gestes.

Le petit flacon avait bien la tournure de ceux qui contiennent ordinairement l'eau de fleurs d'oranger, il en distingua même l'étiquette.

Mais pourquoi Richardson apportait-il le flacon avec lui? pourquoi semblait-il le cacher dans sa poche? pourquoi ne le laissait-il pas plus simplement sur la table, à côté de la carafe et du verre? Enfin, pourquoi le remportait-il?

— Et ayez bien soin de boire ça avant de vous endormir, ou je ne vous aimerai plus!

L'Arsouille donna une petite tape sur la joue de l'enfant et sortit après avoir éteint la lumière.

Déjà Germaine portait le verre à ses lèvres.

Robert, sortant de sa cachette, lui arrêta le bras.

— Ne bois pas. Ne bois plus jamais d'eau sucrée avant de t'endormir!

Et, ouvrant une fenêtre avec mille précautions, il vida le contenu du verre au dehors.

Un terrible pressentiment l'avait fait tressaillir à la minute même où il avait vu Richardson compter les gouttes de ce qui pouvait paraître être de l'eau de fleurs d'oranger.

Un grand danger menaçait Germaine, il le sentait, et ce danger ne pouvait être que dans ce verre.

Non, il ne se trompait pas.

Lentement, sûrement, l'Arsouille empoisonnait la fillette.

A petites doses il lui versait, il comptait lui verser ainsi tous les soirs, jusqu'à ce que mort s'ensuive, quelques gouttes d'un terrible poison qui, ainsi absorbé, fait son œuvre maudite sans laisser la moindre trace.

L'impunité lui serait encore une fois, assurée et les cent millions de dollars que sir Richardson avait légués de son vivant à son enfant lui reviendraient après l'accomplissement de son nouveau crime.

Etrange concours de circonstances!

C'était le véritable fils de l'Américain qui allait sauver la vie à l'enfant que le faux Richardson avait mis à sa place.

Mais y parviendrait-il?

La pauvre et innocente Germaine, qu'on avait amenée là pour la tuer, ne succomberait-elle pas au poison déjà absorbé et à celui qu'on pouvait encore lui faire absorber autrement?

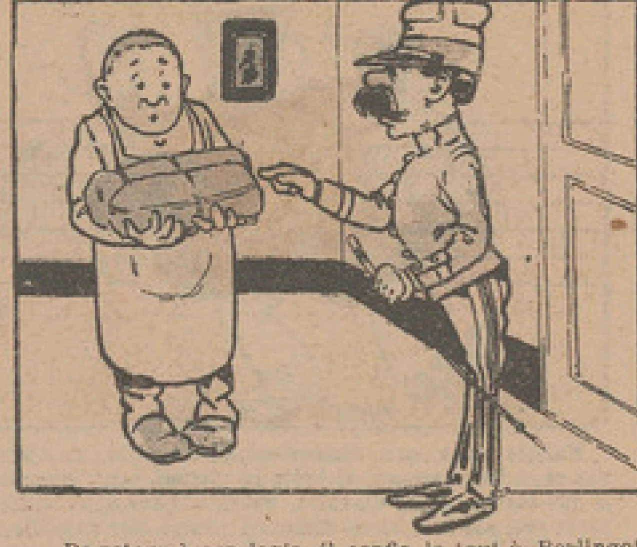
(*A suivre.*)

A. Pajol.

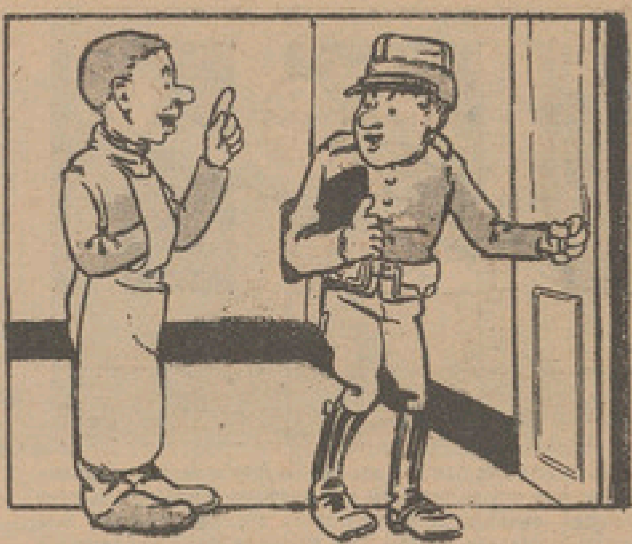
C'EST POUR NOEL



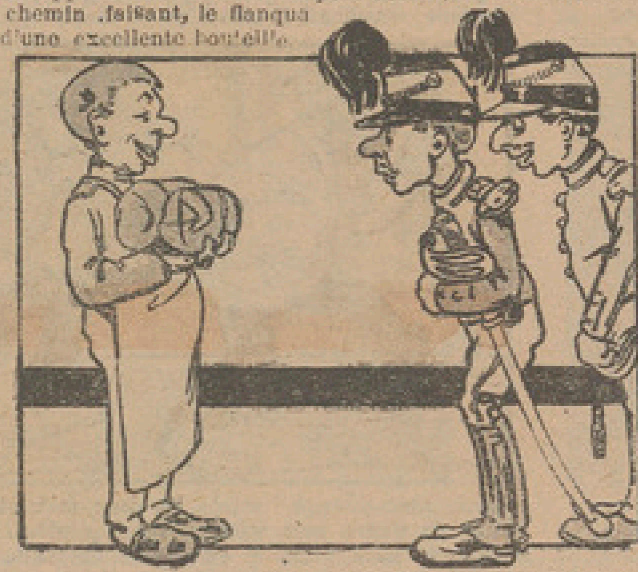
Le capitaine tenait de ses origines, il était des frontières de l'Est, un goût marqué pour la bonne chère. Avisant un jour, à la devanture d'une charcutière, un appétissant cuissot d'un porc défunt, il l'acheta, puis, chemin faisant, le flanqua d'une excellente bouteille.



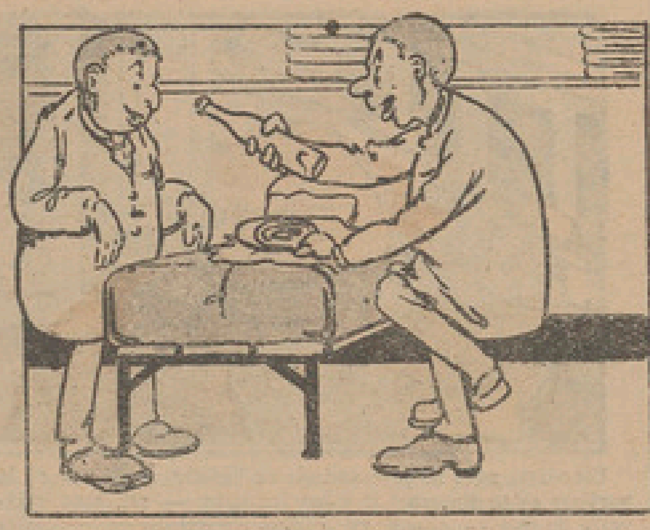
De retour à son logis, il confia le tout à Berlingot, son ordonnance, en lui recommandant la plus grande sollicitude pour ses paquets «Tu donneras cela à Noël,» lui dit-il



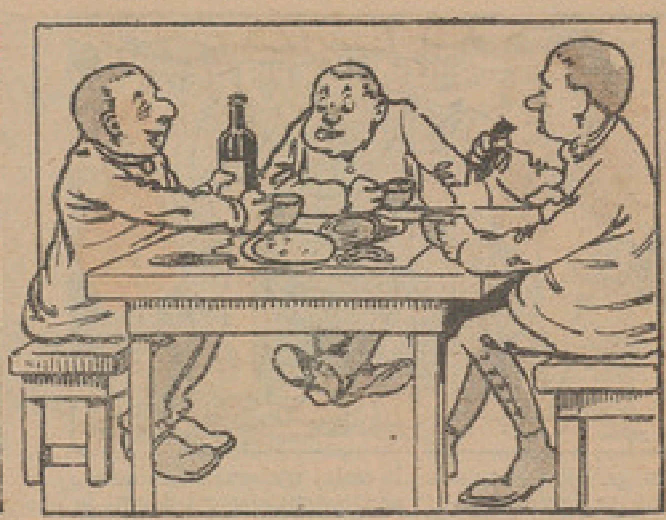
Berlingot avait au régiment un pays qui, comme cette fête de l'Eglise, s'appelait Noël. «Dès que le planton viendra, pensa Berlingot, j'y f'rai dire à Noël que l'capitaine y veut y donner deux paquets.»



La commission fut faite et Noël, accompagné de son bleu, s'en fut chez le capitaine Lapipe. «T'en as-t'y une veine, lui dit Berlingot, le capitaine y m'a dit de te donner ces deux paquets, ça sent bon, mon-vieux, et pi y a du liquide.»



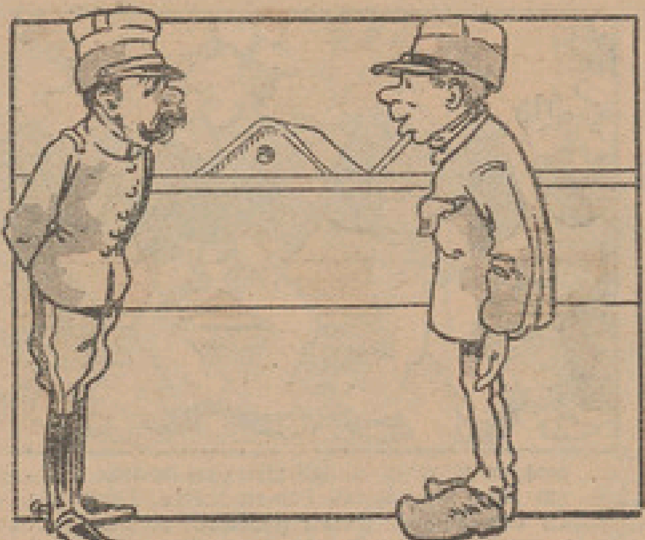
De retour au quartier, Noël examina le contenu des paquets dus à la générosité du capitaine Lapipe et avec son bleu ils allèrent de surprises en surprises : c'était un vrai repas tout préparé et quel repas !



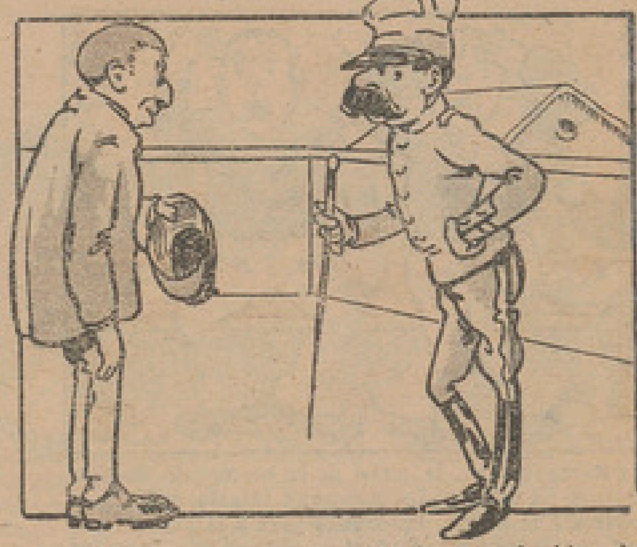
Berlingot fut invité, comme bien vous pensez, à venir tordre les victuailles de l'excellent capitaine, le repas fut des plus gais.



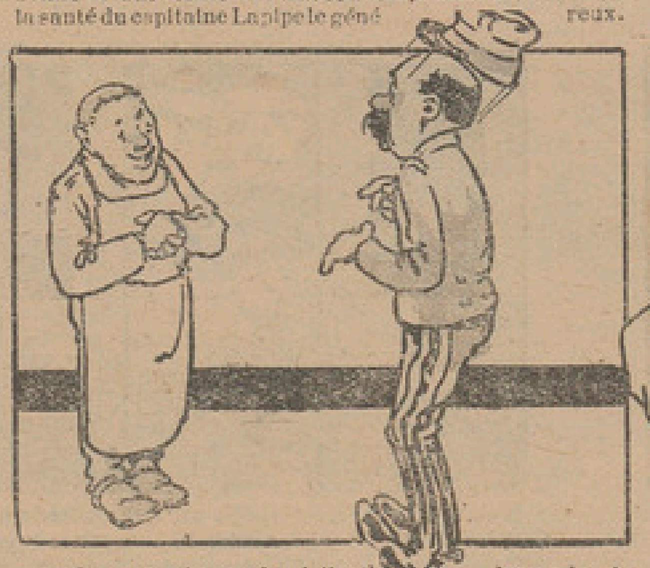
Dès que les estomacs eurent épuisé leur complaisance, en ville les trois amis allèrent faire un tour, munis au préalable d'une permission de minuit en bonne et due forme. On but souvent, c'était inévitable, à la santé du capitaine Lapipe le généreux.



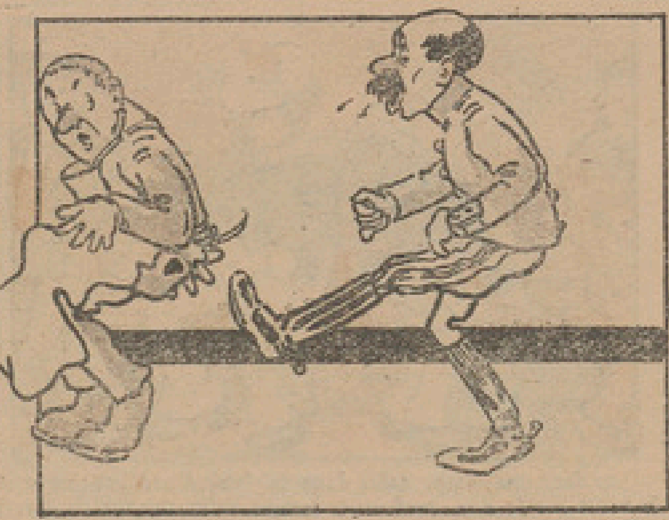
Le lendemain, Noël, ayant rencontré dans le quartier le capitaine Lapipe, crut être de la plus élémentaire politesse d'aller le remercier. « Comprends pas, » fit le capitaine



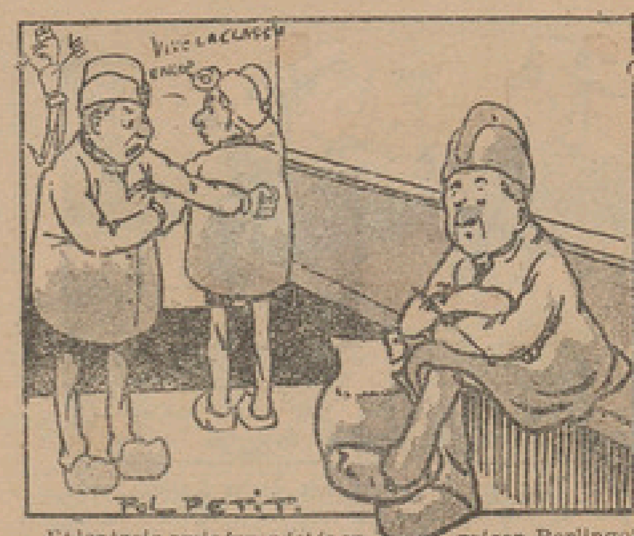
Quelques minutes après ce fut le tour du bleu de Noël d'aller porter au capitaine Lapipe ses remerciements pour ses bontés. Lapipe comprenait de moins en moins. Mais, soupçonneux...



... de retour à son domicile, il demanda à Berlingot la cause des politesses de Noël. « Mon capitaine y m'a dit comme ça l'autre jour de remettre les paquets à Noël, j'les y ai remis, et j'peux lui dire qu' c'était fameux et qu'nous nous sommes vraiment régalés, mon capitaine est vraiment un bon homme. »



Le pauvre capitaine Lapipe avait malheureusement compris toute son infortune. Il flanqua Berlingot à la porte de chez lui, non sans l'avoir baptisé d'idiot, de crétin, de chameau, etc., le tout accompagné de grand renfort de bottes dans la partie la plus charnue de Berlingot.



Et les trois amis furent jetés en prison, Berlingot y fut fort malheureux : outre en effet qu'il était soumis au régime sévère des prisonniers, il avait à subir la mauvaise humeur de Noël qui l'accusait de tous ses malheurs. Ajoutez à cela qu'il ne comprenait rien à tout ce qui s'était passé, on lui avait dit de donner les paquets à Noël, il les avait donnés à Noël, bon Dieu !

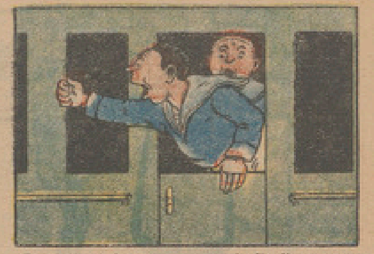
LE TOUR DU MONDE DE DEUX MATHURINS. — III. Au pays du Cid.



« Nous sommes sauvés, ma vieille boule de loto, annonçait Claudius qui se penchait à la portière, j'aperçois la gare à quelques encâblures devant nous et, sur le quai, une espèce de baudruche, coiffée d'un fromage blanc qui pourrait bien être le chef de gare... » Et tandis que Tétembec lui faisait, par derrière, un bras roulé pour le préserver du vertige, Claudius hurlait des « Ollé, Caballero, Gibraltar ! » à n'en plus finir.



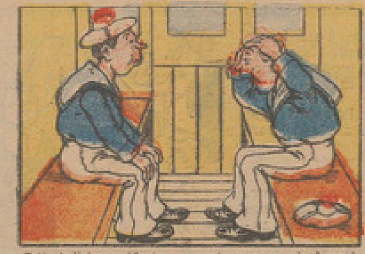
Mais le train, qui, décidément, était pressé, ne s'arrêta pas et, à toute vitesse, il brûla la station, sans s'inquiéter si elle était assurée. Claudius, qui faisait des signaux désespérés avec ses bras et se démenait comme une anguille qui vient d'avaler une pelote d'épingles, eut à peine le temps de reluquer le gros père à la casquette en fromage blanc qui se dandinait comme une montgolfière et lui adressait un sourire en tirelire tout en risquant un pas de boléro.



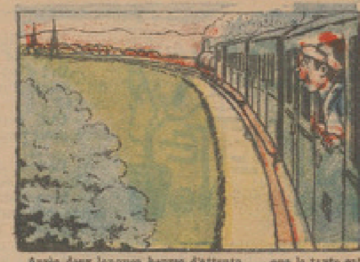
Le joyeux chef de gare avait pris Claudius pour un comique en tournée avec sa troupe, mais ce dernier s'était imaginé que le brave employé voulait se payer sa bobine pour en faire une épingle de cravate et, lui montrant son abatis avec un poing au bout, il lui en débita pour deux sous en trois cornets. Comme une soupe au fromage, le train filait toujours et le chef de gare, qui n'était plus qu'un puceron à l'horizon, continuait de rire à *gorge d'employé*.



Claudius ayant épuisé son vocabulaire, — et non, comme certains l'écriraient : *son veau qu'a bu l'air* — avait repris sa place sur la banquette et prenait Tétembec à témoin des boniments sans réplique qu'il lui avait laissé dégouliner sur le tournant du citron, ainsi qu'il s'exprimait fort élégamment. « C'est pas étonnant, ripostait Tétembec, jaloux des lauriers que le Marseillais faisait pleuvoir dans sa sauce... il n'a rien compris à ce que tu lui dégoisais. »



Cette judicieuse réflexion, marquée, non au coin du quai, mais à l'angle d'une saine logique, en avait calfeutré une fissure à Claudius qui restait muet comme un goujon. Quant à Tétembec dont le crâne aurait pu servir de pierre à briquet, il avait pris sa tête ainsi que l'on saisit une soupière qui n'a pas d'anses et la bourlinguait de toutes les façons — agiter avant de s'en servir — pour essayer d'en faire sortir quelques idées pratiques.



Après deux longues heures d'attente, — que la tante est cruelle ! comme disait le neveu qui s'était brossé pour ses étrennes — le train siffla et Claudius, pour faire prendre l'air au tourniquet vissé sur ses épaules, remit la tête à la portière. Au loin, se profilait un amas de maisons. « Nous arrivons dans un patelin à hauteur, dit-il à son camarade... Te frappe pas, ma vieille, y a du pied pour la flotte... C'est là qu'nous allons r'miser... »



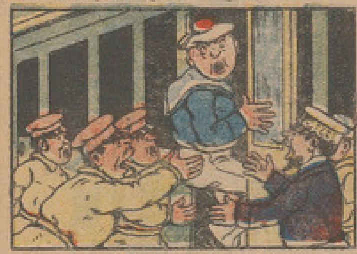
Ainsi qu'il l'avait annoncé, le train, arrivant à la station, ralentit sa marche, puis s'arrêta complètement devant le quai sur lequel stationnait une foule de voyageurs dont le visage culotté, les jambes aussi, variait comme nuance entre le pain d'épices, l'extrait de chique, le jus de chapeau et la purée de lentilles. Ces voyageurs avaient, pour nous résumer, le teint basané. Hélas ! ce n'était pas le *beau-tin* *e Paris*...



Claudius, avec la promptitude de l'éclair, avait ouvert la portière et se disposait à vider les lieux — au sens littéraire du mot — quand un groupe d'hidalgos se précipita pour monter tout en l'empêchant de descendre. Ce groupe d'indigènes, au nombre de sept, était suivi d'un huitième voyageur svelte comme un muid. Leurs efforts réunis réclamèrent encore celui des deux mathurins pour introduire cette barrique à pattes dans le compartiment.



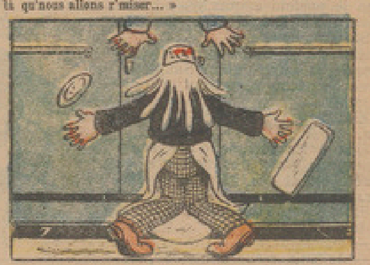
Après avoir dégagé l'entrée, les deux matelots s'esquivèrent du wagon avec vitesse et précipitation. Déjà, la semelle de leurs godillots embrassait l'asphalte du quai, quand deux employés survinrent au pas de course et, dans un idiome qu'ils avaient omis d'apprendre au cours du soir, les invitèrent à réintégrer leur boîte roulante, le chef de train ayant donné le signal du départ.



Cette prolongation de voyage, même à tarif ultra réduit, n'arrangeait pas les deux mathurins. Claudius eut beau dégoiser aux hommes d'équipe tout ce qu'il savait de la langue parlée au *Pré-Catelan* par la *belle au terreau*, il ne réussit qu'à faire une inutile et coûteuse dépense de salive et, propulsés par des mains énergiques, soucieuses de l'observation des règlements, les deux infortunés virent se refermer sur eux la porte de leur cabanon.



Claudius, que la fureur faisait ressembler à un fromage de Hollande, clamait à la portière des « Ollé ! » désespérés et réclamait le registre des réclamations. Un garçon de café polyglotte, ce qui lui rendait la langue chargée, bondit, tel le tigre qui jongle dans la jungle, vers le compartiment de Claudius et sur un plateau lui présenta un rince-bouche rempli d'un liquide jaunâtre et sale en gazouillant : « Una poteta, senor. »



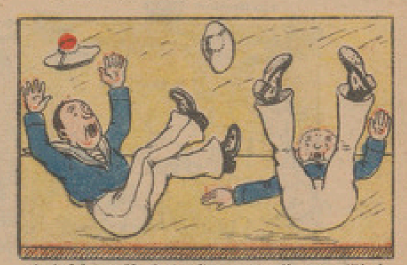
Ce garçon, attaché au buffet de la gare, pour l'empêcher de danser devant, avait été en nourrice à Issy-les-Moulineaux, charmante station balnéaire, et en avait retenu quelques mots de français. Claudius criant : « Ollé ! » il avait compris café au lait et lui apportait le breuvage demandé. Le mathurin, dans sa colère, passa du rouge au vert devant le garçon qui en était bleu, et saisissant le bol au liquide jaune, il coiffa l'infortuné de cette calotte en simili-faïence.



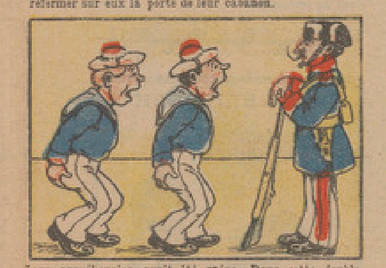
Au même instant, le sifflet de la locomotive déchira l'air, tout en laissant les morceaux intacts, et le train poursuivait sa course, laissant la gare à sa place, car il savait que *la gare demeure et ne se rend pas*. Claudius et Tétembec, saturés de désespoir, faisaient semblant de s'arracher les cheveux, — traitement facile à suivre, même en voyage. — Cette désolation émut les autres voyageurs qui s'informèrent du motif de leur chagrin...



... dans un charabia inintelligible pour les deux matelots qui leur répondaient l'un en breton, l'autre en français cannebiérisé. C'était gondolatif et félatoire... On se serait cru sur la tour de ce vieux Babel qui lui-même en serait resté baba. Avouons aussi que c'était bougrement vexant de sympathiser de la sorte sans pouvoir se faire comprendre !



Après 3 heures 59 minutes d'une conversation susceptible de donner l'appendicite à un asticot, le train ralentit sa marche. Aussitôt Claudius et Tétembec, sans même attendre l'arrêt complet du convoi, sautèrent sur le quai et ramassèrent une formidable bûche qu'ils mirent précieusement de côté pour Noël. Les voyageurs effrayés les avaient crus pour le moins assommés.



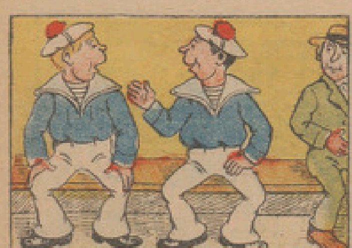
Leur appréhension avait été vaine. Dans cette double chute, c'était le centre de gravité — que des gens, suivant le quartier qu'ils habitent, appellent aussi : séant, derrière, postérieur, rondibet, etc., — c'était cette partie charnue de leur individu qui avait écopé. Ils se relevèrent en la frictionnant et se trouvèrent devant un mirobolant gendarme en grande tenue, de garde à la gare.



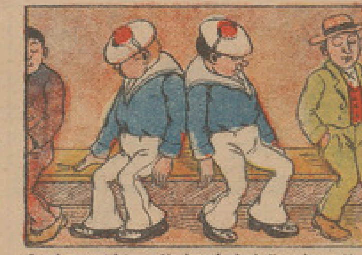
Dans leur trouble ils oublièrent combien leur sympathie pour les *cognes* était réduite et faisant pour une fois exception à sa rancune, Claudius interpellait le pandore : « Pardon, m'sieu, pourriez-vous nous dire où c'que nous allons, s. v. p. ? — Vous êtes dans le train qui va à Madrid, répondit le jeune homme dans la langue de Voltaire. — Il parle français, gémit Tétembec. Nous sommes fichus ! » Aussitôt les deux copains, faisant demi-tour, regagnèrent précipitamment leur compartiment.



Dans le train qui repartait, Tétembec critiquait la folle imprudence de Claudius allant sans billet questionner un brasse-carré. « Pourvu, ajoutait le Breton, qu'on y trouve un port pour pouvoir s'embarquer dans leur Madrid de malheur ! et qu'on puisse rejoindre le *Pingouin* ! Heureusement que j'suis comme qui dirait un type à précautions, et qu'j'ai noué mes économies dans un coin de mon mouchoir... »



« T'as eu l'nez creux comme une canne à pêche, mon vieux ponton, d'autant plus que nous v'là fourrés dans un pétrin de cambouis de cinq cent mille diables ! J'sais pas c'qui va nous tomber sur la cafetière, mais y a des chances pour qu'on soient portés déserteurs... Ça m'dégoûte de penser à ces choses-là ! V'là la nuit qui rapplique. Capote tes hublots et roupille. J'vais réfléchir et en faire autant. »



Les deux matelots, calés dans le fond d'une banquette, le béret sur le nez, ronflaient comme deux toupies ou des tuyaux d'orgue, au choix. Les événements de la journée les avaient suffisamment fatigués, et ils éprouvaient le besoin d'un sommeil prolongé et réparateur.



L'un et l'autre furent visités par des cauchemars affreux. Claudius rêva qu'il était condamné à voyager à perpétuité enfermé dans la chaudière d'une locomotive. Quant à Tétembec, il se voyait en conseil de guerre condamné à être fusillé autant de fois qu'il comptait de jours d'absence. Le soleil faisait risette à la portière — celle du wagon, bien entendu — quand les deux matelots furent réveillés par les sifflets redoublés de la locomotive.



Comme il ne fallait pas compter se faire comprendre du caballero au teint jus de pruneau qui voyageait avec eux, Claudius employa la pantomime pour leur demander dans quel patelin ils étaient arrivés. Du doigt, il indiquait les maisons, les rues et les poteaux télégraphiques. « Madrid ! » répondit l'Espagnol en lançant deux jets de fumée dans les narines. Cet hidalgo fumait.



« Nous y v'là n-n-y-arrivés dans c'Madrid ! » s'exclamait Claudius qui, dans son émotion, abusait des liaisons dangereuses. Et suivi de Tétembec, il se mêla à la foule des voyageurs. Billete dé usted ? » leur demanda le contrôleur. Claudius, sans s'épater, indiqua du pouce un voyageur qui venait derrière eux, comme étant chargé de ce soin.



Tandis que l'employé réclamait les billets des matelots au voyageur désigné par Claudius, réclamation que ledit voyageur trouvait singulièrement saumâtre, les deux copains, sans attendre leur reste, se défilaient en douceur et bras dessus bras dessous faisaient leur entrée dans la capitale de l'Espagne. Quelles nouvelles surprises leur étaient réservées ?

(*A suivre.*)



La sœur Simplette, malgré tout son zèle à remplir ses devoirs, mourut avec un péché véniel sur la conscience.

Un jour qu'une collation était offerte à l'évêque du diocèse, elle avait aspiré avec trop de satisfaction le parfum exquis qui s'exhalait d'une tarte à la crème destinée à Sa Grandeur.

Elle partit donc pour l'autre monde, la pauvre sœur Simplette, avec ce péché véniel qui la tourmentait.

Elle frappa à la porte du Paradis.

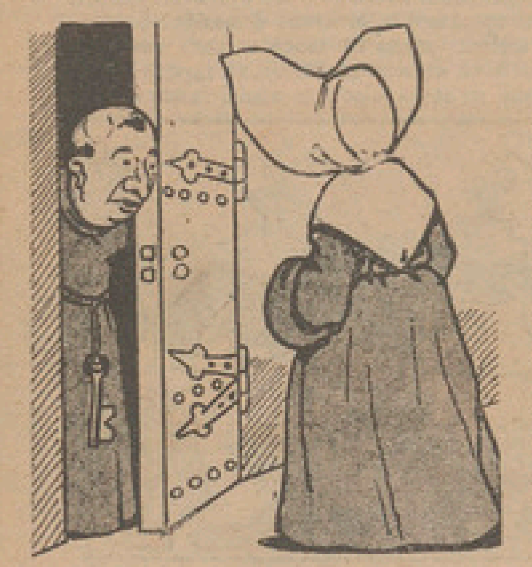
Une porte formée d'une seule émeraude avec des serrures en améthyste et des verrous en diamant.

Saint Pierre l'examina par le vasistas et lui dit :

— Qui es-tu ?

— Je suis sœur Simplette, répondit-elle.

— Hein ! fit le saint, il me semble, ma fille, que tu n'es pas en

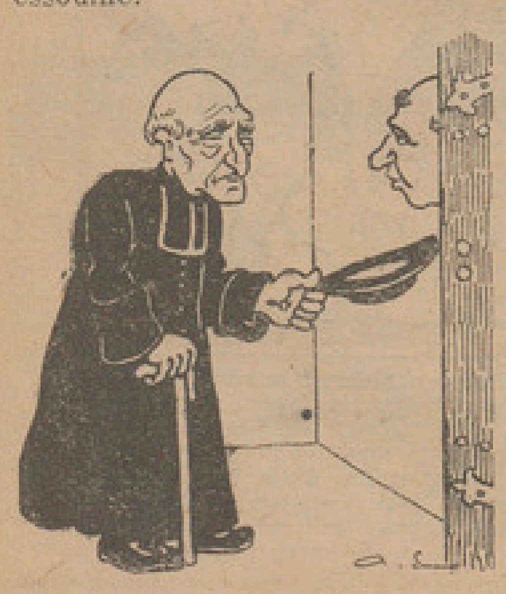


odeur de sainteté et que tu sens le péché véniel... Va-t'en en purgatoire !

Et saint Pierre, ému tout de même, ferma brusquement le vasistas.

Sœur Simplette s'accroupit près de la porte et se mit à pleurer.

Tout à coup arriva un prélat que la marche rapide avait un peu essoufflé.



— Mon Dieu, que c'est haut ! s'écria-t-il en frappant.

— Ah ! c'est vous, monseigneur ? dit saint Pierre. Etes-vous en règle ?

— Oui, répondit l'évêque, j'ai lavé mon linge sale avant de partir.

— Entrez, monseigneur.

Simplette se mit à geindre :

— Monseigneur, monseigneur, faites-moi entrer ! Saint Pierre me refuse parce que j'ai un péché véniel sur la conscience.

— Un péché véniel ! Mais, mon enfant, il te rend indigne du paradis... Rends-toi bien vite au purgatoire... C'est l'étage au-dessous, la porte à gauche !



Sœur Simplette ne bougea pas et resta abîmée dans sa douleur.

⁂

Brusquement, sur le pavé... des nuages, retentit le galop d'un cheval.

C'est le colonel Ran-tan-plan, mort pour son pays, au champ d'honneur, qui veut entrer au Paradis en droite ligne.

— Mille grenouilles et mille grenouillards, s'écrie-t-il, me voici arrivé et cette porte est fermée.

Et du pommeau de son épée : Pan ! pan ! la porte est frappée rudement, on peut le croire.

Et comme on ne répond pas tout de suite, voilà qu'il entend sœur Simplette pleurer dans son coin.

— Mille grenouilles ! un béguin de sœur ! J'aime ça, moi, bien soigné à l'hôpital, mille grenouillards ! Pourquoi pleurer ? Vous ne voulez donc pas entrer dans la boîte ?

— On me refuse à cause d'un péché véniel, dit la sœur.

— Mille grenouilles et mille grenouillards... Mais j'en ai des provisions, moi, de péchés véniels et autres ; et pourtant, foi de Ran-tan-plan, j'entrerai dans la place ou je ferai sauter la porte !

⁂

— Faites-moi entrer, je vous prie, colonel ?

— Eh bien ! ma sœur, montez derrière moi.

— Je ne sais pas m'y prendre.

— Mille grenouilles... mettez votre pied sur ma botte, donnez-moi la main... Une, deux ! une, deux !

Sœur Simplette, enlevée, se trouva en croupe derrière Ran-tan-plan.

⁂

Saint Pierre ouvrit enfin le guichet.

— Qui va là ?

— C'est moi, mille grenouillards, colonel Ran-tan-plan, 303e de ligne.

— Et vous voulez entrer ici ?

— Mort au champ d'honneur, tonnerre de grenouilles !

— Suffit, suffit, colonel, entrez vite.

Et saint Pierre ouvrit la porte en faisant le salut militaire.

⁂

Le colo passa la tête haute.

— Ah ! mais, cria saint Pierre, qui avez-vous là en croupe ? Une femme ? Je ne puis la laisser passer ainsi.

— Elle doit passer, s'écria Ran-tan-plan.

— Que faisait-elle sur la terre ?

— Ce qu'elle faisait ? Ah ! mille grenouilles et dix mille grenouillards, c'était la cantinière de notre régiment.

— Oh ! alors, passez, répondit saint Pierre.

Et voilà comment sœur Simplette entra en paradis, malgré son péché véniel.

EVARISTE CARRANCE.



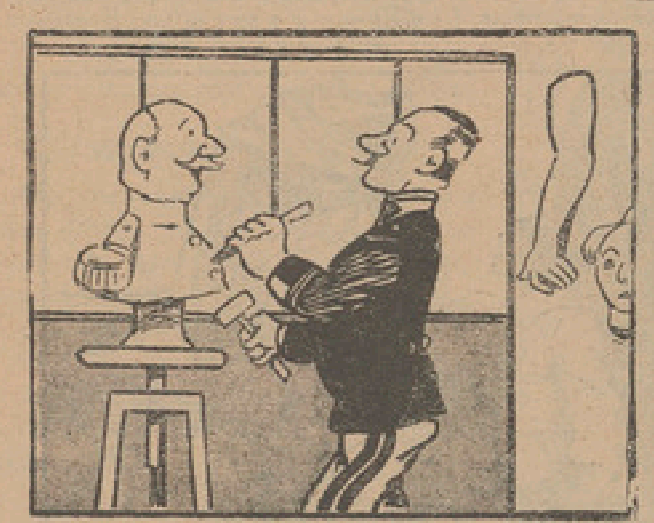
NAIVETÉ



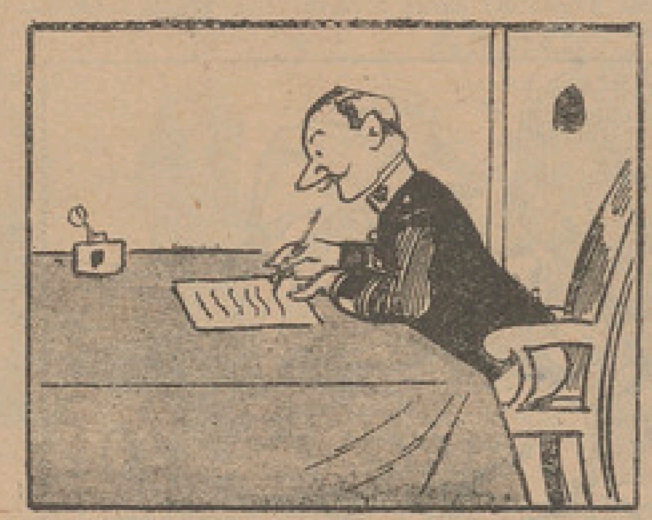
— Dis donc, Gustave, y a là sur ma brochure : « L'artiste rentre en scène avec, sur la figure, le masque de la terreur. » T'as pas ça dans tes accessoires ?



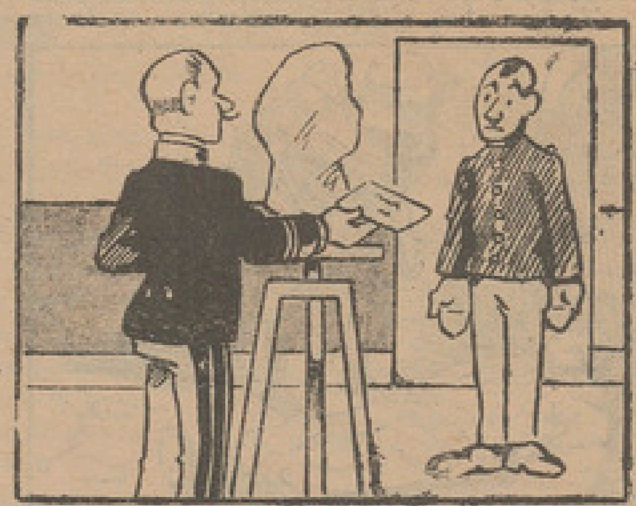
LE BUSTE DU COMMANDANT



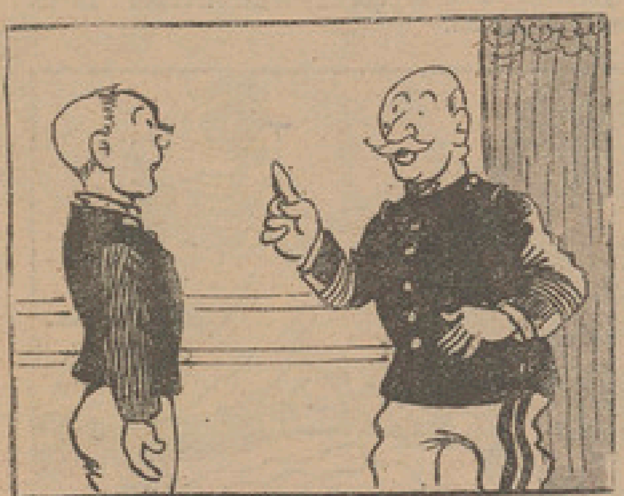
Le lieutenant Glaize, qui maniait assez agréablement le ciseau, avait sculpté le buste de son commandant dans l'intention de le lui offrir pour sa fête.



Il enveloppa le marbre et fit un mot d'adresse pour son chef, puis sonna son ordonnance.



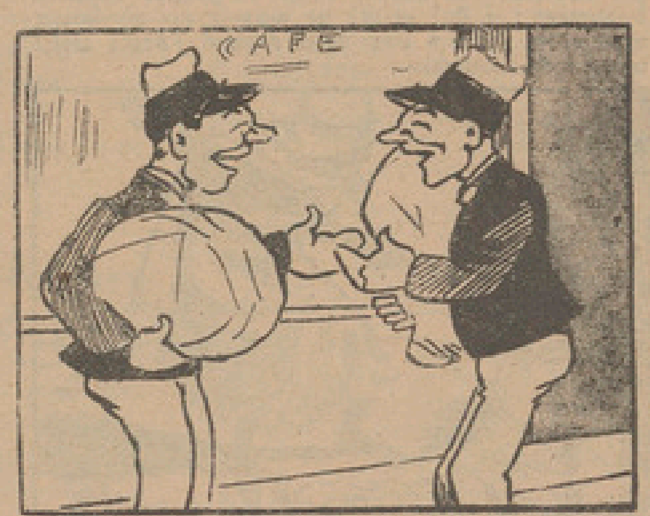
« Voici un paquet que vous allez porter chez le commandant avec cette lettre, » commanda-t-il.



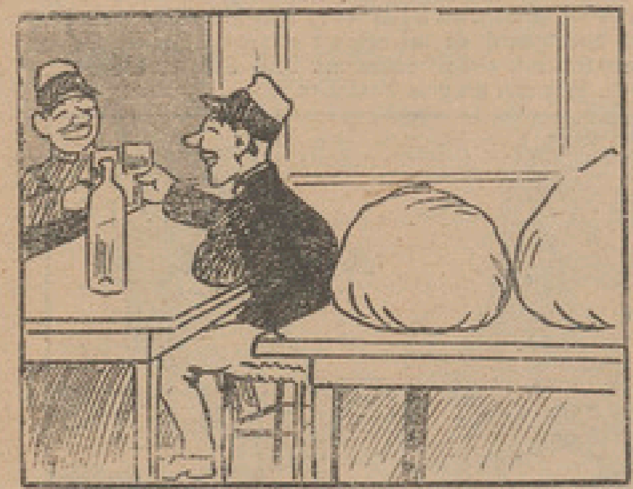
Et le commandant, de son côté, voulant recevoir quelques officiers en l'honneur de sa fête, envoya son ordonnance acheter un beau melon.



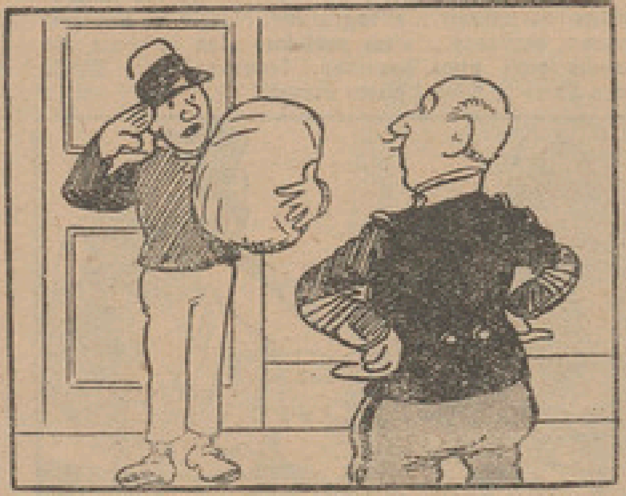
Le soldat, qui s'y connaissait, en choisit un superbe et eut un petit bénéfice sur le marché.



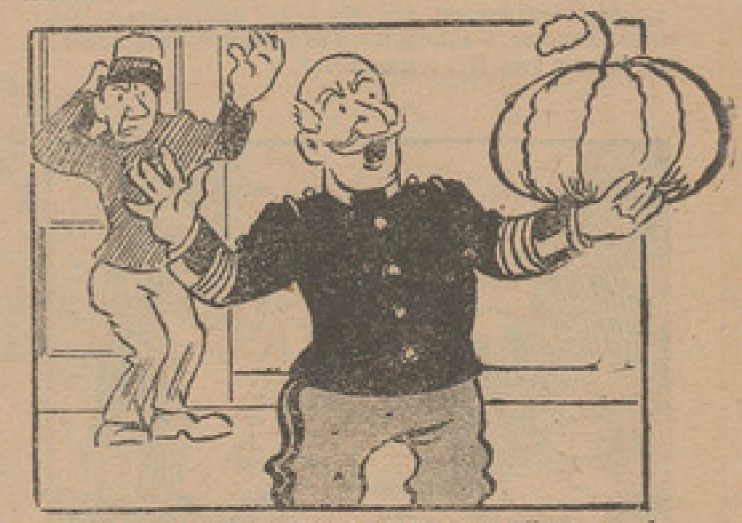
Ça se trouvait bien, car il rencontra l'ordonnance du lieutenant à qui, depuis longtemps. il devait une tournée.



Ils entrent chez un marchand de vin et, après avoir posé avec précaution leur paquet sur une table, vidèrent avec plaisir un bon litre de vieux.



Mais quand l'ordonnance du lieutenant se présenta chez le commandant, il n'avait pas remarqué qu'il s'était trompé de paquet et il remit à l'officier celui qui contenait le melon.



« Ça, mon portrait ? Parole d'honneur, s'il me prend pour un melon ce malappris, il verra que je ne suis pas mûr et il sentira ma verdeur sur ses cotés. »



PASSE-TEMPS CHINOIS

Les Chinois se passionnent pour les luttes d'animaux, voire même d'insectes. Ayant remarqué que les grillons sont des lutteurs acharnés quand un entraînement raisonné les a préparés au combat, ils les capturent dans les champs.

Alors, le grillon est enfermé dans une cage de bambou; il y reçoit comme nourriture des feuilles de salade et des grains de riz.

Quelques jours après, il sort de sa prison ; on lui apprend alors à mesurer ses forces avec un rival. On met les deux adversaires en présence dans une coupe en bois, afin qu'ils glissent moins sur leurs pattes. On les excite en leur chatouillant la tête avec un cheveu. Quand ils sont bien irrités, ils se jettent l'un contre l'autre et se servent avec fureur des armes dont la nature les a doués.

La victoire se décide dès le premier choc. Le vainqueur bat de l'aile, pousse des cris stridents pour célébrer son triomphe, pendant que le vaincu se tapit, calme et résigné.



Après plusieurs expériences, on peut décider des champions qui combattront dans les luttes publiques et sur lesquels on engagera des paris.

Les Chinois mettent une ardeur spéciale dans ces jeux, mais leur passion ne les conduit pas à la ruine, car les enjeux n'ont que la valeur de quelques sous.



DOIT-ON SE LAVER LE VISAGE AU SAVON ?

Il est un préjugé très répandu : c'est qu'on ne doit pas se servir de savon pour le visage. Et cependant il n'y a à cela nulle bonne raison à donner. Le savon est absolument nécessaire pour le visage. La face, étant exposée à recevoir toutes sortes de poussières, est en outre le siège de sécrétions nombreuses ; il faut donc, pour maintenir la peau en état de fraîcheur et de santé, se laver le visage avec une serviette imbibée de savon, puis se rincer dans une eau bien pure.

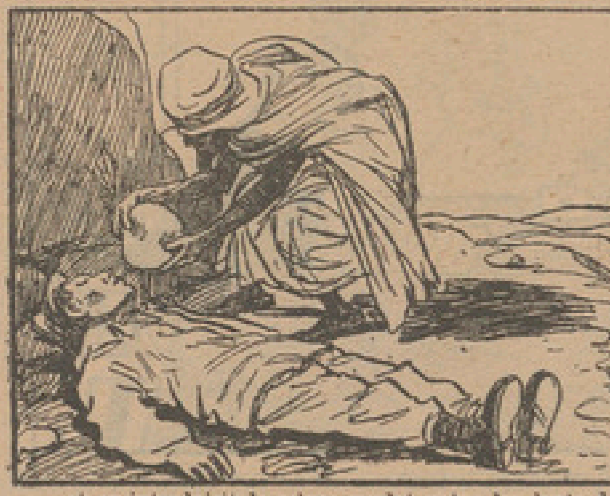
Le meilleur des savons est le savon ordinaire.

FRIDOLIN LA FORTE-TÊTE, OU LES EXPLOITS D'UN ÉVADÉ. — Histoire émouvante et véridique. *(Suite.)*

Fridolin, condamné à deux ans d'emprisonnement dans le pénitencier d'Aïn-el-Hadjar en Afrique, s'en est évadé en étranglant à demi le sergent Durixi et en sautant sur le cheval du chef du pénitencier, le capitaine Ponton. Il s'est enfoncé dans le sud à grand galop. Au bout de 24 heures, tourmenté par la faim et la soif, il a essayé de vendre à des nomades du désert son cheval. Mais les deux Arabes ont gardé le cheval et ont chassé Fridolin à coups de matraque. Le malheureux a pu s'enfuir. Et voici qu'au moment où, épuisé, il pense mourir, un Arabe ami vient à lui.



Fridolin, en entendant cette voix qui lui parut ne pas être celle d'un traître, ouvrit les yeux et demanda faiblement : « Qui es-tu? ne peux-tu pas me laisser mourir en paix? » Pour toute réponse, l'Arabe sortit une gourde minuscule...



... et en introduisit le mince goulot entre les dents de l'évadé. Quelques gouttes du cordial qu'elle contenait suffirent pour ranimer Fridolin, qui se mit sur son céans. « Bom, boum! fit l'Arabe, toi bonne nature, et toi être vite rétabli. »



Etonné de rencontrer autant de dévouement chez un indigène, Fridolin demanda encore : « Mais pourquoi me soignes-tu? » C'est que l'infâme trahison l'avait rendu très méfiant.



L'Arabe devait avoir sans doute son idée, car il lui répondit évasivement : « Moi, ami des Français, les aimer beaucoup, beaucoup, moi bien te nourrir, t'engraisser, toi devenir bien fort comme avant. »



Fridolin regarda de travers l'Arabe, en se disant : « Nom d'une pipe! pourvu que ce ne soit pas un anthropophage! me nourrir... m'engraisser... aimer les Français beaucoup, beaucoup... c'est peut-être bien la chair des Français qu'il aime beaucoup, beaucoup!... » Et le pauvre Fridolin n'était guère rassuré!



Aussi, réflexion faite, il préféra mourir de sa belle mort que sur un tournebroche. S'allongeant de nouveau sur le sol, il dit alors à l'Arabe : « Non, ma vieille branche, t'es bien gentil de me soigner comme ça, mais je te remercie, laisse-moi rendre ma belle âme au bon Dieu, la vie pour moi n'a plus d'attraits... »



L'Arabe, stupéfait d'entendre un pareil langage, ne put cacher sa mauvaise humeur. « Ingrat Français! toi récompenser mal Bouf-la-Bal qui venir à ton secours! toi crever ici et les chacals ronger tes os!... »



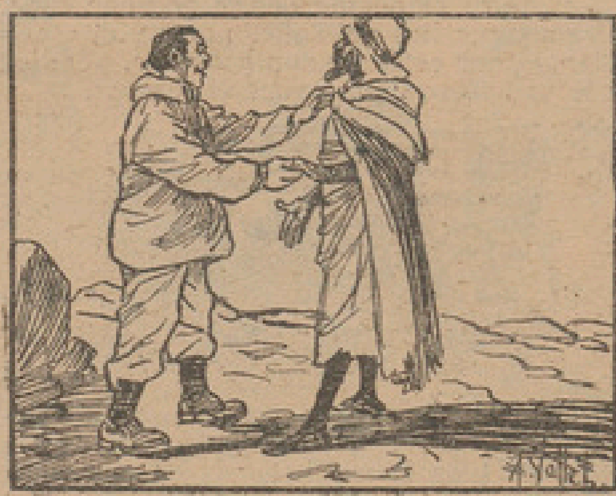
Fridolin se mit à plaisanter, car le cordial de l'Arabe lui en avait donné la force. « Oh! mon vieux Bouf-la-Bal, que ce soit toi ou les chacals qui rongent mes côtelettes, ça m'est indifférent. Seulement, je n'éprouve pas le besoin de devenir entrelardé pour ta fine bouboucbe!... »



Ces mots éclairèrent soudain l'Africain. « Comment! s'écria-t-il toi croire Bouf-la-Bal, manger ta carcasse?... — Un peu, mon neveu, on sait ce que parler veut dire. — Pouah! » s'exclama l'Arabe. Et par une affreuse grimace, il exprima toute l'horreur qu'il éprouvait à cette pensée.



Fridolin en fut ébranlé. « Alors, fit-il, je n'y suis pas, car enfin t'auras beau dire, c'est pas pour mes beaux yeux que tu veux me nourrir et m'engraisser! Ah! j'y suis. C'est pour me revendre comme esclave? — Non, Bouf-la-Bal n'être pas un traitre et dire à toi toute la vérité. — Parfait! comme ça on va peut-être s'entendre. »



« Bouf-la-Bal avoir deux ennemis; ces deux ennemis être les deux traitres qui t'avoir pris ton cheval et voulu t'assommer à coups de matraques. Bouf-la-Bal vouloir engraisser et rendre fort toi pour venger toi et moi en tuant les deux traitres. — Ah! ça c'est pas bête! s'écria Fridolin. Tope là, mon vieux Bouf-la-Bal...



... fais-moi bien boulotter et je te promets qu'à nous deux nous viendrons à bout de ces deux gredins. » Cinq minutes plus tard, Fridolin était installé sous la tente de son nouvel ami Bouf-la-Bal. L'Arabe préparait le café d'amitié, tout en échangeant avec son hôte une pipe de bon tabac. *(A suivre.)*

ANECDOTES

Galanterie américaine.

Me trouvant tout dernièrement à table d'hôte dans un hôtel de province, je vis entrer deux jeunes mariés de Chicago qui accomplissaient leur voyage de noces.

La salle était pleine de voyageurs et le repas était presque achevé.

Le couple s'installa à une petite table et demanda la carte.



Alors le garçon s'inclina respectueusement et déclara :

— Ah! monsieur! nous avons eu beaucoup plus de voyageurs que nous espérions, et il ne reste plus, à cette heure, qu'une côtelette et un potage.

— Comment! une seule côtelette? réplique le mari de la jeune Américaine.

— Hélas! oui monsieur, une seule!

Alors le petit mari, regardant d'un air navré sa petite femme affamée :

— Mais alors .. que va donc manger milady?

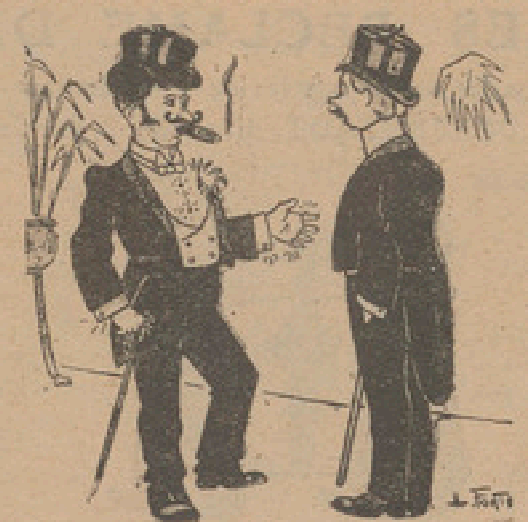
Apologue japonais.

Un daïmio (nom donné aux princes féodaux du Japon qui perdirent leurs privilèges pendant la révolution de 1868) avait fait



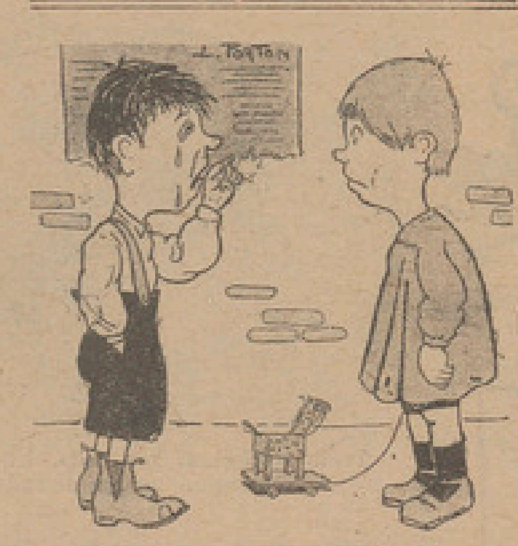
10 vases de porcelaine d'une admirable beauté, il ne vivait que pour les admirer. Un jour, une servante a le malheur d'en casser un par mégarde. Le maître entre dans une fureur épouvantable et condamne à mort la pauvre servante.

En apprenant cela, un de ses vassaux se présente au daïmio, en se disant possesseur d'une recette



— Iou souis, un hommé du monde, dou reste ça cé voit n'est-ce pas, tout de souite on deviné lé race?

— Oui, le rastaquouère!



TOTO. — Pourquoi que tu pleures?

LOLO. — Parce que j'ai acheté un cigare d'un sou et que papa m'a surpris en train de fumer.

TOTO. — Il t'a donné la fessée, hein?

LOLO. — Non, pour me punir il m'a forcé à l' fumer jusqu'au bout...

SIMPLE ERREUR



LA NOURRICE, *myope*. — Ah! le petit sale! comme il sent mauvais, je parie qu'il s'est oublié dans sa voiture.



— Ça c'est chouette de passer la revue avec des gants; on n'a pas besoin de se laver les mains.

ANECDOTES

précieuse pour réparer le vase sans qu'on y soupçonne la moindre fêlure.

— Il faut seulement, dit-il, que je les voie tous ensemble.

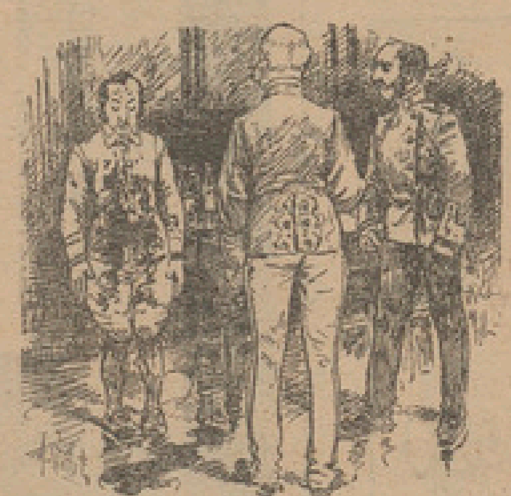
On le conduit dans la pièce où sont exposés les précieux fétiches. Il s'approche et d'une seule poussée les jette tous à terre où ils se brisent en mille miettes. Le maître, d'abord interdit, lève sur son vassal un regard courroucé, il est prêt à le faire châtier comme il le mérite; mais ce dernier s'écrie :

— Ces neuf vases restant auraient pu coûter la vie à neuf personnes. Prenez la mienne, ce sera bien assez.

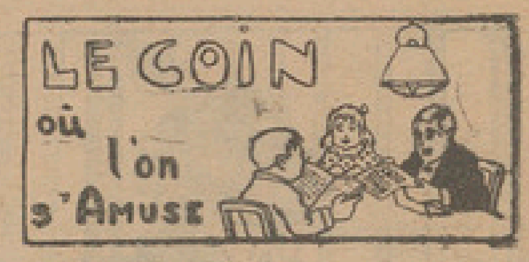
Le daïmio comprit la leçon et fit grâce à tout le monde.

Remontrance humoristique

Durant un dîner que l'empereur François-Joseph offrait au corps diplomatique, un laquais avait été chargé, par le maréchal de la cour, du service des vins rouges, qui se trouvaient dans une antichambre à proximité de la salle à manger. Le domestique, étant seul dans la pièce, ne put résister à la tentation de soumettre les vins à une « dégustation » savante. Il avait déjà goûté de plusieurs vins, lorsque le maréchal de la cour entra et le surprit le verre en main. Effrayé, le laquais voulut rapidement poser sur une table le corps du délit, mais, dans sa hâte, il versa tout le contenu sur ses vêtements, éclatants de blancheur. Exaspéré de la gourmandise de son subordonné, le maréchal de la cour exprima sa colère sur un ton si élevé, que l'attention de l'empereur en fut attirée et qu'il se leva de table pour se rendre compte par lui-même du motif de ces cris. Le maréchal de la cour raconta à l'empereur la conduite du domestique, lequel baissait piteusement la tête. François-Joseph écouta avec le plus grand calme puis, se tournant vers le laquais, il lui dit, en lui montrant les taches rouges dont il était couvert : « A l'avenir il faudra boire du vin blanc. »



E. KLECTIX.



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS

DU NUMÉRO 87

ENIGME. — Chenille.
CHARADE. — Grabat.
CASSE-TÊTE. — Antoine, Sylvain.
LOGOGRIPHE. — Rams, Ramée, Ramier.
MOTS CARRÉS —

O B L A T
B R I D E
L I N O T
A D O R E
T E T E R

1er CALEMBOUR. — La paume (pomme).
2e CALEMBOUR. — Parce que c'est la saison des thés (d'été).

RÉBUS : Comptez jusqu'à dix quand vous êtes mécontent et jusqu'à cent quand vous êtes en colère.

Enigme.

J'embrasse des Indes une grande partie.
Par un C commence ma ville principale.
De mes feux, oh! je vous l'avoue sans modestie,
Dans presque toutes les fêtes l'on se régale.

Charade.

Mon premier est une note de musique.
Mon second également une note de musique.
Mon troisième est une négation.
Mon tout est un jeu.

Casse-tête.

(*Avec ces lettres, formez deux prénoms.*)
a b c e e i n n r t u

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : je suis un gâteau.
Ajoutez-m'en deux : je touche les hanches.
Ajoutez-m'en trois : je suis une petite mare.

Mots carrés.

1. Massif montagneux de l'Atlas.
2. Vautour d'Amérique.
3. Fils de Jacob
4. Bois noir.
5. Ville près de Nazareth.

Calembours.

— Quels sont les animaux qui ressemblent le plus aux chevaux?
— Quelle différence y a-t-il entre une couturière et un ivrogne?

(Solutions dans le prochain numéro.)

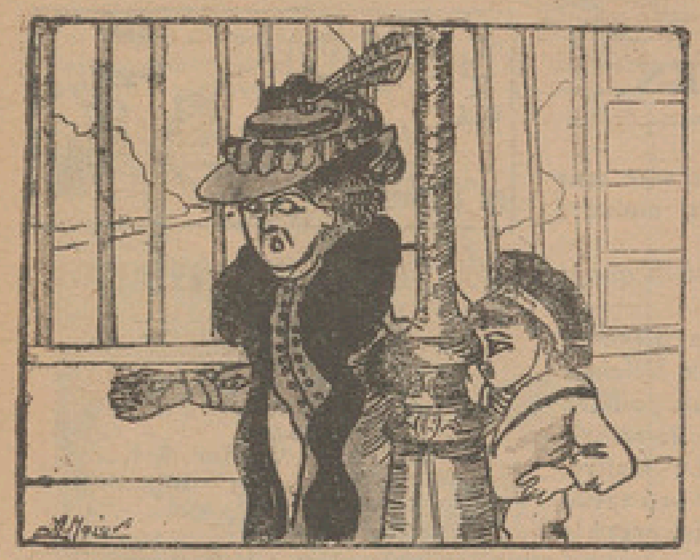
RÉBUS

Trouver un proverbe.

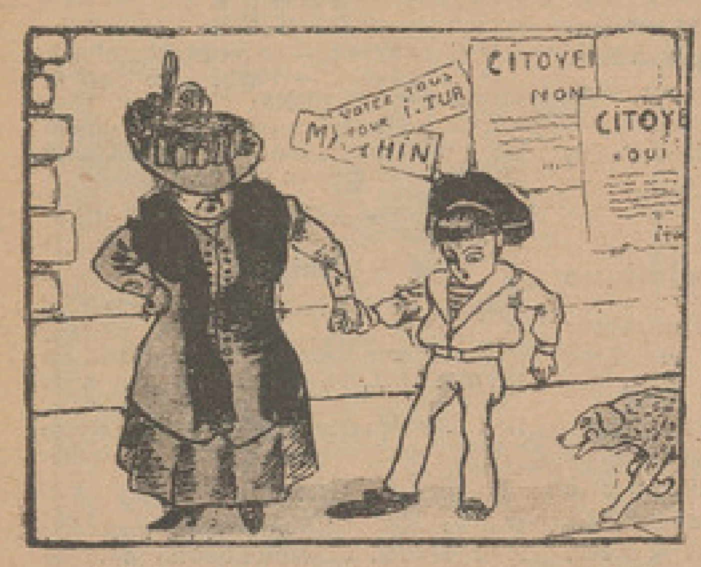


(Solution dans le prochain numéro.)

JAMAIS CONTENTE



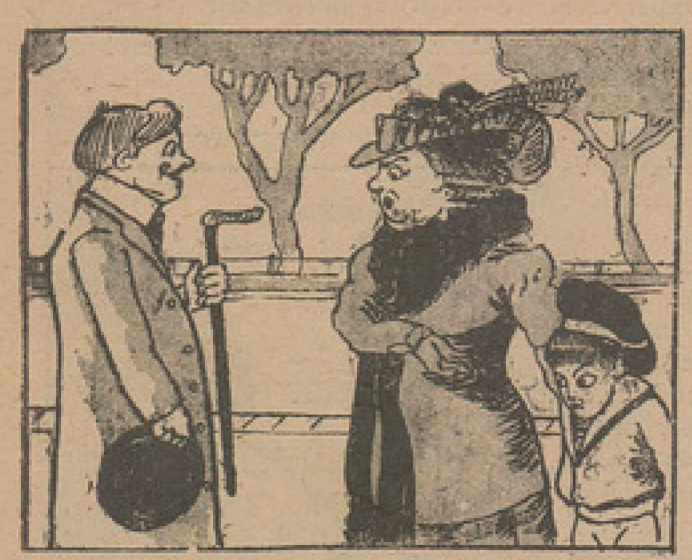
— Bien fait, si tu regardais devant toi, ça ne t'arriverait pas.



— Oh ! là là ! sale gosse ! tu ne peux donc pas regarder où tu marches, quand je te le dis ?



— Mais, maman, tu...
— Veux-tu bien ne pas répondre quand on te cause, insolent ! Je vais le dire à ton père.



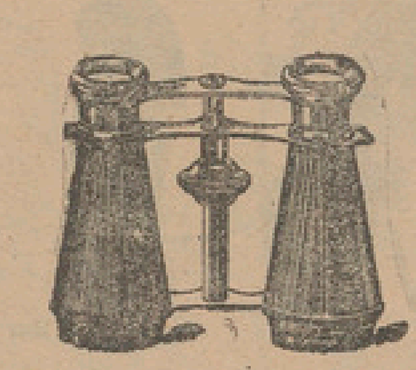
— Bonjour, Madame !
— Tiens, bonjour, mon mignon.
— !!!
— Eh bien, tu ne peux pas répondre quand on te cause ? Ah ! Monsieur, vous ne vous doutez pas de ce qu'est cet enfant est désobéissant et têtu.

ARTICLES RÉCLAME DE L'ÉPATANT

(Adresser les commandes accompagnées de leur montant en mandat, bon ou timbres-poste à M. OFFENSTADT, directeur, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).



Encre sympathique, l'écriture est visible ou invisible à volonté ; le flacon, **0 fr. 75.**



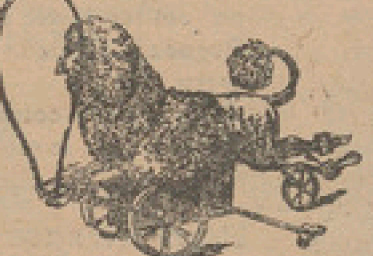
Jumelle de théâtre, gainée noir, vis de réglage. Prix : **2 fr. 50.**



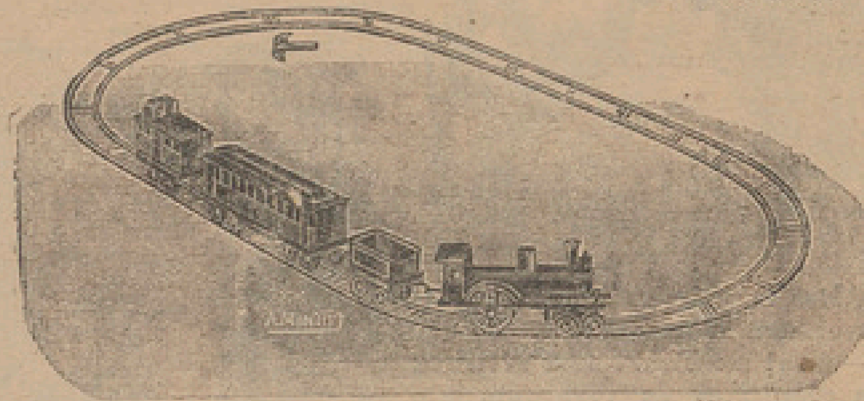
Ours marchant pas à pas, se remonte, haut 0m,20. Prix : **2 fr. 25.**



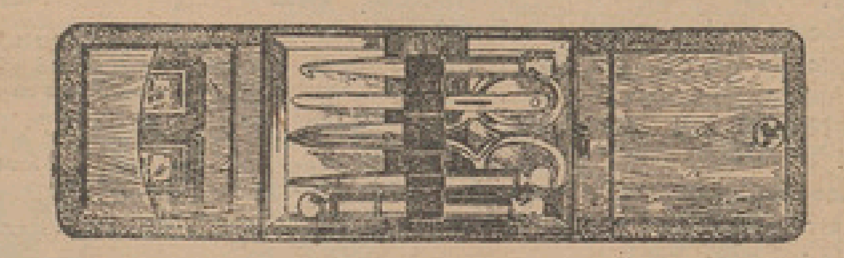
Poupée habillée, bras articulés, marchant pas à pas, se remonte, haut. 0m,25. Prix : **3 fr. 65**



Caniche mécanique, se remonte long. 0m,14. Prix : 1 fr. 75.



Train mécanique sur rails. Une locomotive, un tender, un wagon, un fourgon, un jeu de rails formant cercle. Prix : **3** francs.



Trousse de dame, 6 usages, 2 paquets d'aiguilles bonne qualité Prix : **1 fr. 50**

Un canif manche métal estampé, mat et brillant, extra plat, 2 lames acier trempé, Longueur fermé 75 m/m. Prix franco : **1 fr. 20.**

Nouveau porte-plume réservoir

Simple et pratique, fonctionnement parfait. Prix : 1 fr. 65 franco.

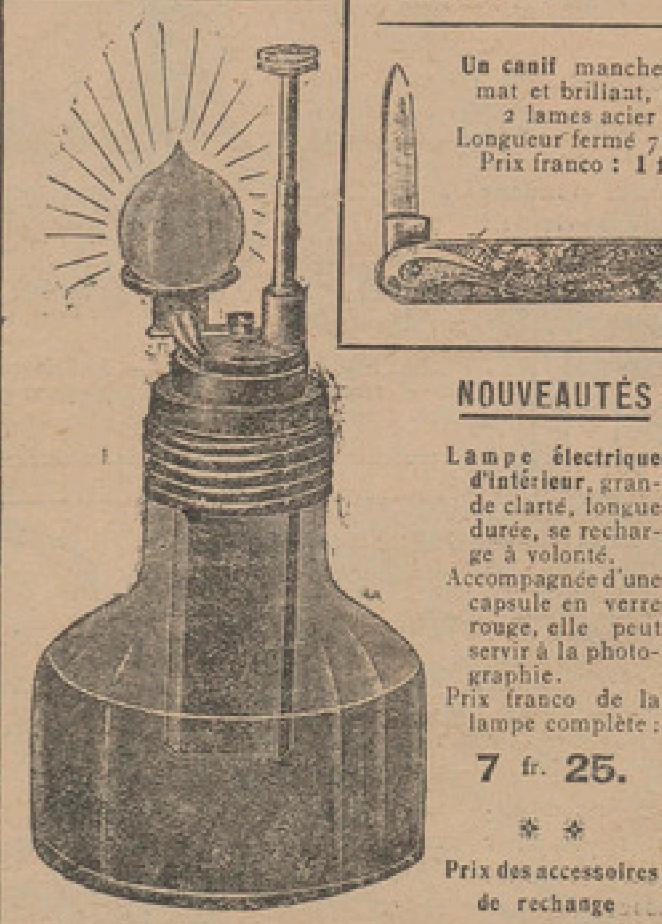
C

B

A

LE PARFAIT STYLO,

Plus de compte-gouttes, on emploie toutes les plumes



NOUVEAUTÉS

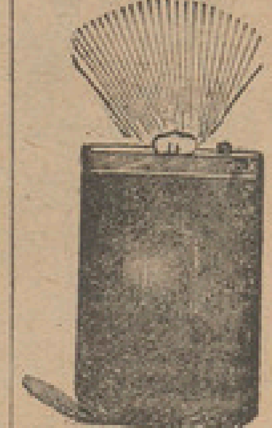
Lampe électrique d'intérieur, grande clarté, longue durée, se recharge à volonté. Accompagnée d'une capsule en verre rouge, elle peut servir à la photographie. Prix franco de la lampe complète :

7 fr. 25.

* *

Prix des accessoires de rechange

Charge électrique	0 fr. 75.
Ampoule	1 fr. 10.
Charbons, la paire	0 fr. 80.
Zinc, la pièce	0 fr. 40.



Lampe électrique de poche extra-plate lumière éclatante
Prix franco : **2 francs.**
Ampoule de rechange : 0 fr. 60.
Pile de rechange : 0 fr. **75.**

DEMANDER GRATIS ET FRANCO NOTRE CATALOGUE D'ARTICLES RÉCLAME

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉPATANT

POUR LA JEUNESSE ET LA FAMILLE

LE ROI DES POLICIERS	LES CONTES ILLUSTRÉS DE LA JEUNESSE	ROBINSON CRUSOÉ
Superbe roman d'aventures orné de 24 illustrations valeur réelle..... 3 fr. 50	Un volume grand format, 320 pages, 260 gravures en couleurs.	Un fort volume orné de nombreuses illustrations.
Prix franco......... 1 fr. 25	Prix incroyable.... 2 francs.	Prix franco......... 1 fr. 25

LE TOUR DU MONDE DE DEUX GAVROCHES PARISIENS

Un fort volume grand format orné de 55 illustrations.

Ce roman pour la jeunesse et la famille, qui, pendant toute une année, a tenu en haleine les lecteurs du « Petit Illustré », est expédié franco pour le prix incroyable de.......................... 2 francs.

FARCES, ATTRAPES



Pralines chocolat intérieur piment la boîte : 0 fr. 50.



Boîte Bonbons double fond, dans l'une bonbons véritables, dans l'autre bonbons pimentés. La boîte : 0 fr. 50.



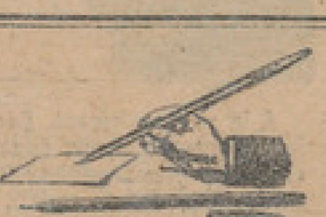
Pyramide magique. Allumée, il en sort un serpent de deux mètres. Les 6 pièces : 0 fr. 95.



Le Cigare magique, vraiment stupéfiant, se fume sans être allumé ; absolument inoffensif, hygiénique et d'un goût agréable. Prix du cigare et de son fume-cigare : 1 fr. 25.



La bouteille mystérieuse. Elle se vide par le fond quand on la débouche. Avec mode d'emploi. Prix : 0 fr. 40



Le crayon récalcitrant, muni d'une mine d'un côté et d'une pointe de caoutchouc de l'autre.



La bouteille inversable De quelque côté qu'on la place, elle se redresse d'elle-même.





Crayon amer, n'écrivant pas on l'humecte, le goût est alors très amer.

Les 3 attrapes pour 0 fr. 65 *franco.*



Épis japonais, feu d'artifice sans danger. Prix : 0 fr. 30 la douz.



Métamorphose instantanée Un nez, deux yeux, une mâchoire constituant de curieuses grimaces. Le tout : 1 fr. 10 franco.



Chrysanthèmes. Feu d'artifice sans danger. Les cinq pièces : 0 fr 45.

UNE RÉELLE OCCASION

50 superbes cartes postales illustrées pour la jeunesse et la famille.

Franco.... 1 fr. 25.

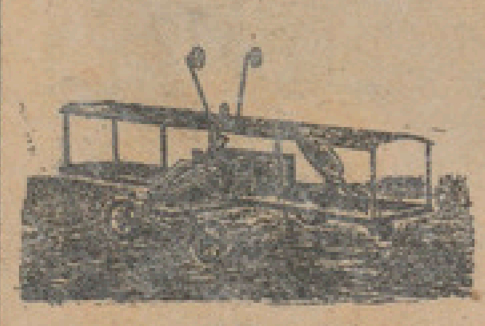


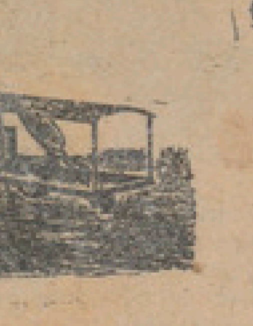
Chute de neige. Feu d'artifice sans danger, d'un effet surprenant. Les 6 pièces : 1 fr. 20.

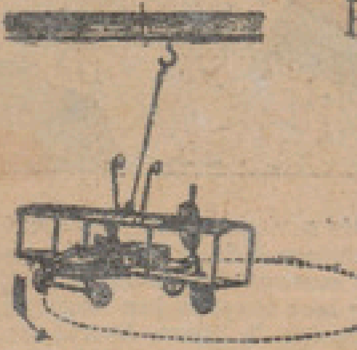
AÉROPLANE mécanique, marchant sur terre et en l'air.

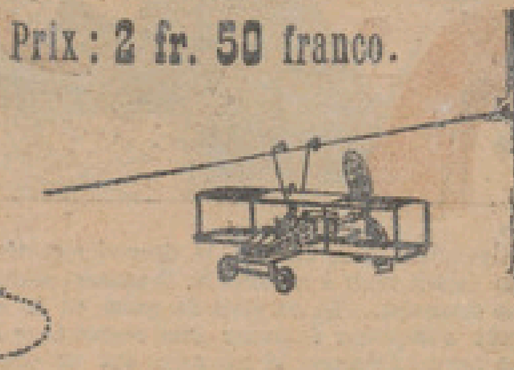
En ligne droite et en cercle, expédiée avec mode d'emploi.

Prix : 2 fr. 50 franco.







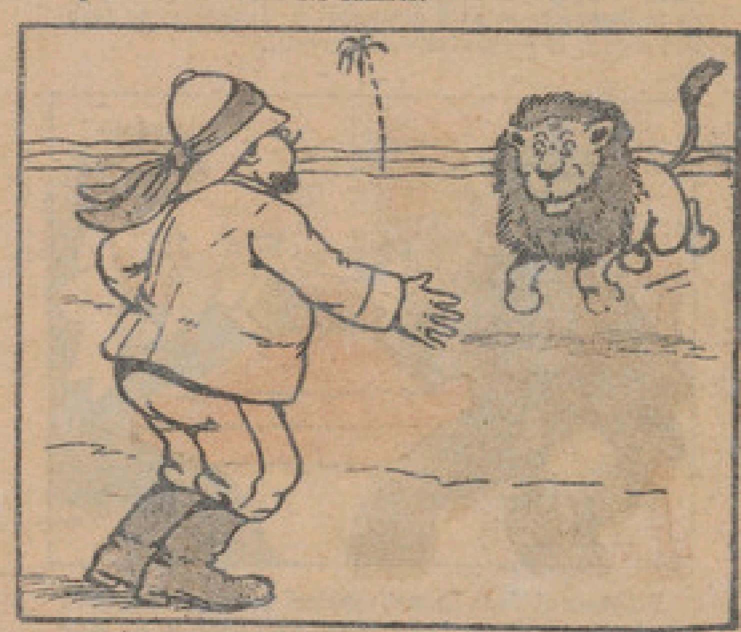


Tous nos prix sont franco.	Adresser les commandes accompagnées de leur montant en mandat, bon ou timbres-poste, à M. OFFENSTADT, directeur, 3, rue Rocroy, Paris.

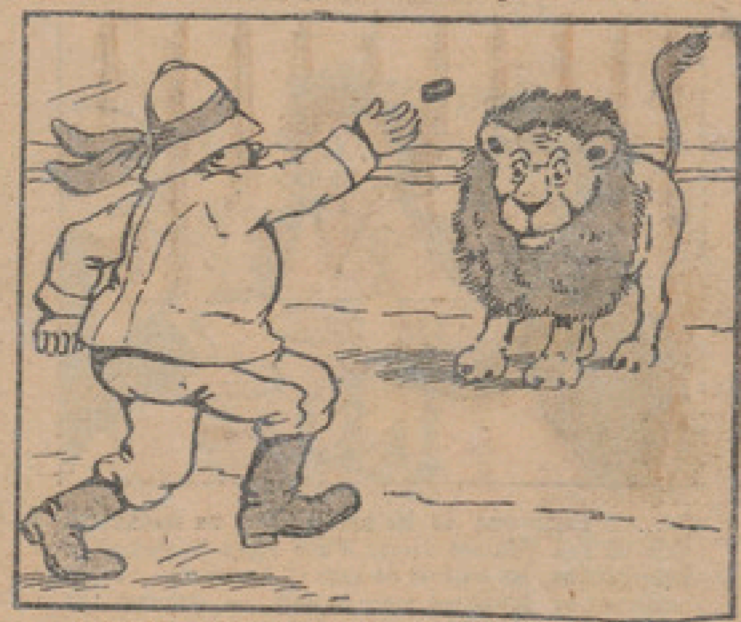
LE LION PASSÉ A TABAC



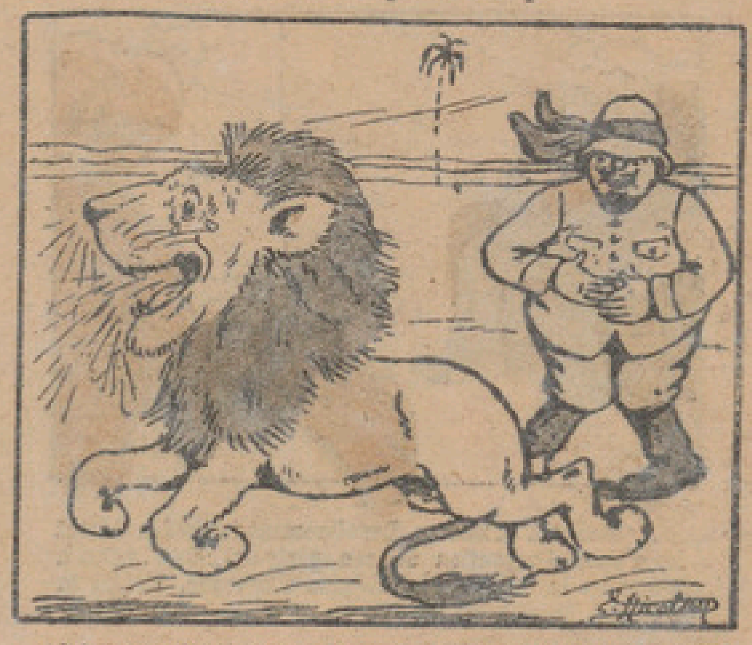
Un zour z'étais parti tout seul faire un tour dans le désert pour me dérouiller les zambes.



Z'entends tout à coup un rugissement terrible, ze me retourne et z'aperçois un lion zigantesque qui venait droit sur moi pour me boulotter. Bon sang de bon sort ! ze n'avais pas d'arme sur moi, ze prends ma tabatière dans ma poche...



...et profitant de ce que le lion s'arrêtait pour reprendre son élan, vlan ! ze la lui envoie en plein sur le pif



Ah ! mes amis, si vous aviez vu la poire qu'il faisait, le pôvre! Il avait reçu tout mon tabac à priser sur la gueule et à moitié aveuglé, il toussait, il éternuait, il bavait; c'était tellement tordant que z'ai éclaté de rire, alors le lion a été tellement vexé qu'il s'est sauvé comme un lapin.

MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE *(Suite et fin.)*

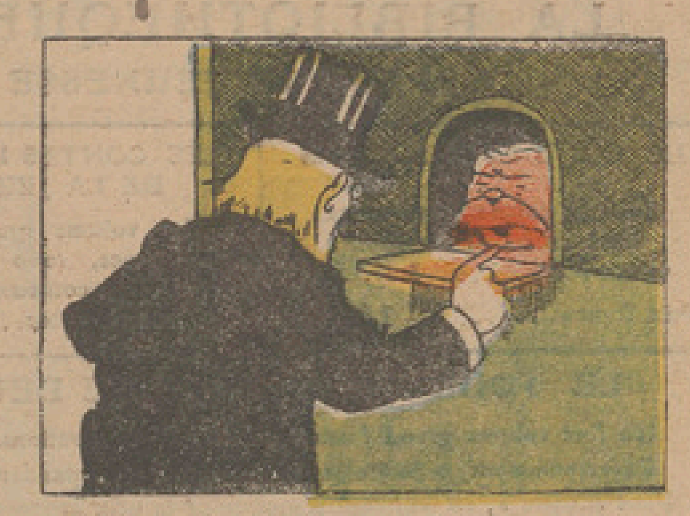


XVI
RETOUR, GLOIRE ET REGRETS

Chez le commissaire, Athanase trouva l'homme auquel il avait dérobé le cheval... Le rapin, désormais riche, expliqua au magistrat que ceci n'était que farce de millionnaire et qu'il était prêt à désintéresser avec de l'argent le propriétaire du cheval...



Et, ce disant, il tira de sa poche l'énorme liasse de billets de banque et d'un geste large et magnifique en tendit un au paysan qui en demeura tout interloqué.



Profitant de l'ahurissement général provoqué par l'exhibition des billets, Athanase sortit digne et fier et gagna la gare pour prendre un train pour Paris.



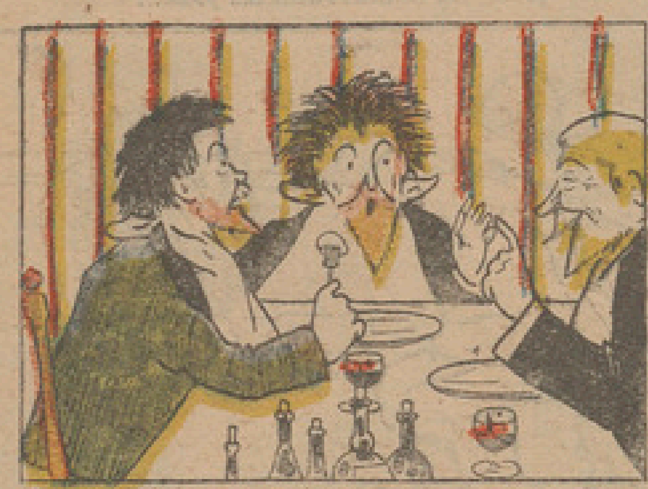
Diapason et Jean Lonnet venaient de diner ce jour-là d'une pipe de tabac et causaient avec émotion de leur vieux camarade Athanase, qu'ils croyaient mort, lorsque l'on frappa à leur porte...



Jean Lonnet se leva et ouvrit. Dans l'entre-bâillement de la porte les deux bohêmes aperçurent un gentleman impeccable... mais soudain, éclatant de rire, le visiteur s'écria... « Eh ben! quoi, on ne me reconnait plus alors!... »



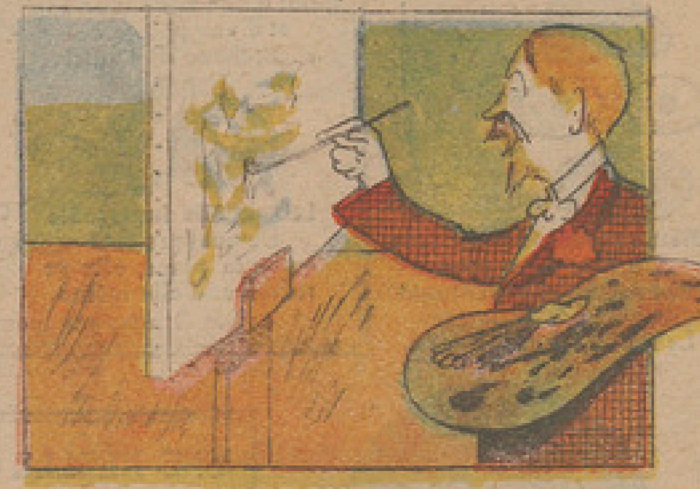
A la voix seulement, Lonnet et Diapason reconnurent leur copain qui tomba dans leurs bras en pleurant presque... Le premier devoir d'Athanase fut de s'inquiéter de l'estomac de ses amis... Ayant appris qu'il voisinait avec les talons...



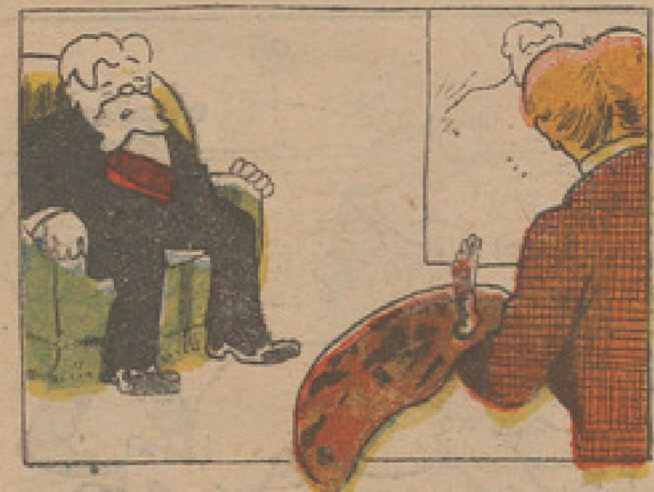
... il s'empressa de les mener dans un restaurant chic où l'on fêta son retour d'une façon magistrale... Les vins fins, les cigares de luxe et les alcools variés coulèrent et brulèrent toute la nuit. — Athanase fit les choses royalement.



Tant et si bien qu'au petit jour ils se trouvaient encore sur les hauteurs de Montmartre dans un état voisin de l'ébriété... Tous les bohêmes du quartier ayant appris l'histoire d'Athanase, on lui fit fête de toutes parts...



Puis tout rentra dans le calme... Athanase, que ses voyages pleins d'incidents avaient assagi, se mit avec ardeur au travail... Il exposa au Salon, eut une médaille...



... devint à la mode... Dernièrement le chef de l'État lui a confié l'exécution de son portrait... Ceci valut à Athanase la croix de la Légion d'honneur, c'était la gloire!... la richesse!...



Et pourtant, bien des fois, M. Grovert regrette sa vie de bohème, ses aventures extraordinaires, ses farces d'artiste. Aussi fait-il venir à sa table M. Diapason, professeur de fugue au Conservatoire, et M. Jean Lonnet, membre de l'Académie française... Là on parle du passé, on se souvient d'autrefois, on rit joyeusement, on cause amicalement et on ne peut s'empêcher de parler avec regret de ce beau temps où l'on courait après cet habit puce, héritage de l'oncle et grâce auquel Athanase et ses amis ont pu acquérir le talent. Et Athanase rend justice au vieil oncle d'avoir si bien caché son argent puisque cela lui donna l'occasion de parcourir le monde et d'avoir de nombreuses aventures qui vous ont peut-être amusés, chers lecteurs.

FIN

Sceaux. — Imp. Charaire. Le Gérant : EMILE BEUVE.